

1

HISTOIRE DU PROJET

ÉDITER LA BIBLE À L'ÉCOLE BIBLIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DE JÉRUSALEM

Le chantier de *La Bible en ses Traditions* s'inscrit dans une riche histoire de l'édition des Écritures à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. Raconter celle-ci permettra de mieux comprendre le chantier.

I. PETITE HISTOIRE DE LA BIBLE DE JÉRUSALEM

L'École biblique s'est fait connaître du grand public mondial pour la qualité de la Bible qu'elle a éditée en 1956, 1973 et 1998. *La Bible de Jérusalem*, comme on l'appelle, n'a cessé d'être rééditée, traduite et adaptée jusqu'à ce jour. Cette histoire commence le 15 mai 1943 : quatre mois avant la promulgation de *Divino afflante Spiritu* (le 30 septembre 1943), l'encyclique de Pie XII qui donna toute sa place à la critique historique dans les études bibliques catholiques, au beau milieu de la guerre. Ce jour-là, le Père Chiffot (1908-1964)¹ esquisse les travaux à entreprendre après la guerre, et envisage en particulier l'édition d'une Bible qui pourrait remplacer celle du chanoine Crampon² en l'enrichissant de toutes les découvertes faites au cours des années du « Mouvement biblique ».³ Au moment où il lançait le projet, le Père Chiffot était vice-directeur des éditions du Cerf, propriété des Frères prêcheurs (dominicains) de la Province de France. Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, il avait persuadé le Père Roland de Vaux, alors directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, de collaborer avec lui dans l'entreprise de longue haleine que serait la publication d'une édition de référence de la Bible en français.

À cette époque, on manquait d'une telle Bible. Mis à part l'admirable version du 17^e s. par Lemaître de Sacy (1669-1696), seules la Bible de Segond (1873-1910) et celle de Crampon (1894-1904) étaient disponibles.⁴ Du point de vue de la rigueur universitaire, autant que du point de vue de la conscience historique, toutes deux tendaient à uniformiser le texte, alors que les livres bibliques étaient en réalité très divers du point de vue littéraire et stylistique. Les protestants étaient sur le point d'achever la publication de *La Bible du Centenaire* (1917-1948) — excellente du point de vue critique, mais qui en vint à manquer de fonds pour la même raison : les sociétés bibliques protestantes refusèrent de financer une édition définitive en un volume. Il y avait donc place pour une nouvelle traduction de la Bible, qui joindrait la qualité littéraire au souci de la critique historique.

Fédérant les meilleurs spécialistes des divers livres bibliques, à une époque où leur petit nombre leur permettait de se connaître tous, les savants religieux de l'École biblique parvinrent à clore une première fois le chantier, au bout d'une

dizaine d'années. Les différents livres furent publiés en fascicules, au fur et à mesure de l'avancée du travail. Le premier parut en 1948, deux ans seulement après le lancement officiel du projet, et la Bible complète vit le jour en 1956.

Avec le recul du temps, il vaut la peine de comparer le livre rêvé par les pionniers de l'édition de la Bible à l'École biblique, et *La Bible de Jérusalem* aujourd'hui disponible. Car c'est de cette comparaison qu'a jailli le projet *La Bible en ses Traditions*. Plongeons donc, l'espace de quelques pages, dans les archives de *La Bible de Jérusalem*, encore inédites.⁵

1. Un projet scientifique, littéraire et religieux

Dès sa conception, le projet tenait compte de la diversité et de l'importance de ses enjeux. Le *Bulletin dominicain des éditions du Cerf* le présente dès les années 1940 comme une entreprise à la fois religieuse, savante et culturelle.⁶

Un projet religieux

Le but des dominicains initiateurs du projet était clairement religieux, comme l'indique la connotation du titre original de la Bible produite : *La sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem*. Plus encore, les éditions du Cerf déployèrent de nombreux efforts pour promouvoir « la Bible à l'église », en publiant en 1959 une *Bible de*

¹ Cf. DE VAUX Roland, « Le P. Thomas-Georges Chiffot, 1908-1964 », *La Vie spirituelle* 46 (1964) 517-525.

² REFOULÉ François, « La Bible de Jérusalem », dans ÉCOLE BIBLIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DE JÉRUSALEM (éd.), *Jérusalem. De la pierre à l'esprit*, Compiègne : Telliez, 1990, 173-181, ici 174. Refoulé ne donne pas de référence mais cite probablement un document trouvé dans les papiers de Chiffot.

³ Cf. TRINQUET Joseph, « Le mouvement biblique », dans SAVART Claude et ALETTI Jean-Noël (éd.), *Le monde contemporain et la Bible*, Paris : Beauchesne, 1985, 299-318, ici 306-308.

⁴ Pour un excellent aperçu de l'histoire de la Bible en français, voir SELLIER Philippe, « Préface » de *La Bible, traduction de Lemaître de Sacy* (Bouquins), Paris : Laffont, 1990, xi-liv.

⁵ Nous les avons redécouvertes aux éditions du Cerf à Paris et à l'École biblique à Jérusalem à l'occasion d'un hommage rendu à Dom Henry Wansbrough, le traducteur de *La Bible de Jérusalem* en anglais. Pour plus de détails sur ces archives, voir VENARD Olivier-Thomas, « The Cultural Backgrounds and Challenges of *La Bible de Jérusalem* », dans McCOSKER Philip (éd.), *What Is It That the Scripture Says? Essays in Biblical Interpretation, Translation and Reception in Honour of Henry Wansbrough OSB* (Library of New Testament Studies 316), Londres : T&T Clark, 2006, 111-134.

⁶ Texte anonyme [Chiffot ?] et sans titre, *Bulletin dominicain des éditions du Cerf* 7 (1948 ?), 9-13, ici 11.

Jérusalem grand format imprimée selon les règles de l'art et reliée plein cuir.⁷

Plus encore, en revenant aux sources hébraïques et grecques par-delà la Vulgate, la nouvelle Bible en vint à représenter un modèle pour l'édition biblique moderne, et à constituer une sorte de « vulgate » de fait.⁸

« La Bible de Jérusalem est née d'un désir de communion. Si quelques-uns, héritiers d'une longue tradition, ont consacré leur vie à l'étude des Saintes Écritures, le fruit de leur labeur doit être donné à tous, à ceux qui sont moins savants, à ceux qui ne sont pas savants du tout. Ce qu'ils ont acquis de toute la force de leur savoir, de toute la patience de leurs travaux, doit nous aider, nous aussi, à mieux entendre la Parole de Dieu, dans l'effort de l'intelligence et finalement dans le silence de la prière. [Cette Bible] représente un effort concret pour établir entre nous une communication, un échange, mieux, un service fraternel dans la communion des saints. »⁹

Ainsi donc, les promoteurs du projet n'oubliaient pas qu'ils appartenaient à l'Ordre des Prêcheurs : c'était une part intégrante de leur mission, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église.

Un projet scientifique

Les lecteurs du dehors étaient particulièrement visés par le grand soin mis à établir le texte :

« La traduction devait être fondée sur les textes originaux, hébreux, grecs et araméens, établis de façon critique en prenant en compte les variantes manuscrites et les anciennes versions.

Elle chercherait à restituer le texte le plus fidèlement possible, non seulement quant à son sens, mais aussi, quant à son rythme et à sa couleur, en portant une grande attention à son niveau poétique ou littéraire, élevé, simple ou plat, tout cela en usant de tous les procédés disponibles dans la langue française. »¹⁰

Ainsi, même les non-croyants pourraient constater que la foi chrétienne n'empêche pas les croyants de respecter l'autonomie des domaines dans lesquels ils travaillent — qu'elle n'établisse aucune division dans la communauté de tous ceux qui cherchent honnêtement la vérité. Les croyants eux-mêmes se verraient dotés d'une culture historique, qui semblait désormais nécessaire pour la compréhension véritable des saintes Écritures.

Dans les introductions, on viserait à

« situer chaque livre dans son contexte historique et culturel. On analyserait sa forme et son contenu, et l'on mettrait au jour sa doctrine essentielle. Pleines de critique bien informée, elles aideraient le lecteur moderne dans la tâche difficile de comprendre des écrivains anciens, qui vivaient à des époques où la composition littéraire et les exigences de précision historique étaient bien différentes des nôtres. »¹¹

On entendait aussi favoriser par les notes une lecture de la Bible comme un tout, pour lutter contre tout fondamentalisme, en invitant à lire chaque texte à la lumière de la Bible dans son ensemble, pour en saisir tout le sens.

Un projet littéraire

Le souci culturel des pionniers de *La Bible de Jérusalem* apparaît clairement dans le fait qu'ils voulurent recruter pour le

Comité directeur plusieurs auteurs renommés, chargés spécialement de veiller à la qualité littéraire du texte édité. Dans la toute première ébauche dont nous ayons la trace, ils sont appelés « des écrivains catholiques » ou « de bons écrivains ». ¹² Ceux qui travaillèrent effectivement avec les frères dominicains méritaient les deux adjectifs : Albert Béguin, Michel Carrouges, Pierre Emmanuel, Robert Flacelière, Stanislas Fumet, Étienne Gilson, Bernard Guyon, Henri-Irénée Marrou, Henri Rambaud, Jean-Claude Renard, Alain-Zacharie Serrand.

Le travail était ainsi réparti : d'une part des exégètes assureraient la dimension scientifique, d'autre part « des écrivains confirmés auraient à évaluer la qualité littéraire du résultat ». ¹³

En tant que secrétaire littéraire du Comité directeur, Carrouges était chargé des relations avec ces écrivains. À l'exception notable de Renard, aucun de ces auteurs n'était vraiment d'avant-garde, loin s'en faut. Outre Carrouges et Renard, Emmanuel, Fumet et Rambaud étaient sans doute les plus conscients de la dimension littéraire de la révélation, du fait de leur activité proprement poétique. Cependant, les archives de *La Bible de Jérusalem* ne gardent la trace que de l'activité de Carrouges. Les autres écrivains recrutés — et les plus actifs, si l'on en juge d'après leur présence dans les archives — étaient spécialistes de pensée antique (Flacelière, Marrou), médiévale (Gilson) ou classique (Béguin, Guyon, Rambaud).

2. Des enjeux herméneutiques clairement dégagés

La présence de savants venus d'horizons divers et plus libres que les religieux face à des problématiques ecclésiastiques encore marquées par les séquelles de la crise moderniste permit au Comité éditorial de se poser des questions dont l'actualité demeure saisissante soixante-dix ans plus tard. Le Père Chifflet a évoqué un jour la franchise et l'efficacité des discussions entre les exégètes et des personnalités comme Gilson et Marrou. ¹⁴ Marrou, étroitement associé au projet de cette nouvelle Bible

⁷ Dans les dossiers de Chifflet, un tract intitulé « La Bible à l'église » présentant des photographies de cette Bible dans diverses églises françaises rappelle que le Cerf alla jusqu'à organiser un concours de la meilleure présentation de la Bible dans les lieux de culte pour la lecture des fidèles.

⁸ PAUL André (*Le fait biblique. Israël éclaté ; De Bible à Bible* [Lectio divina 100], Paris : Cerf, 1979, 172-173) et GRELOT Pierre (recensions de *La Bible de Jérusalem* et de *La Bible* d'Émile Osty, *Revue biblique* 81 [1974], 103-116) usent d'expressions comme « nouvelle Vulgate ».

⁹ CHIFFLOT Thomas-Georges, « L'École biblique de Jérusalem et *La Bible de Jérusalem* », document d'archive, s.d. (1960 ?), 3.

¹⁰ BENOIT Pierre, « The Jerusalem Bible », *Review and Expositor* 76 (1979) 341-349, ici 341. Notre traduction.

¹¹ *Ibid.* 342.

¹² « Traduction française de La sainte Bible sous la direction de l'École biblique de Jérusalem », note de travail sans mention de date [1946 ?] ni signature [Chifflet ?], 1-2.

¹³ BENOIT, « The Jerusalem Bible », *op. cit.* (n. 10), 341-342.

¹⁴ Texte anonyme et sans titre, *op. cit.* (n. 6), 11.

dès les origines, a laissé dans les archives deux lettres de travail¹⁵ et une réaction de vingt pages à la note préliminaire envoyée par Chiffot,¹⁶ toutes datées entre 1949 et 1950. Dans cette dernière étude, le célèbre universitaire examine tous les aspects de la publication, de la typographie à la théologie, insistant partout sur la nécessité d'« éviter le scandale [et de] maintenir l'homogénéité de la tradition ».¹⁷ Il s'impliqua bien au-delà de la simple expertise savante, jusqu'à faire usage du Psautier (traduit par le Père Tournay) dans sa propre prière, pour en tester l'inspiration, avant de donner son avis.¹⁸

La place de l'histoire

À une époque où l'intelligentsia catholique, suivant un mouvement général de la pensée occidentale, était fascinée par l'histoire, le Comité directeur reçut en 1951 un avertissement clairvoyant d'Albert Béguin :

« La conscience historique ne peut plus être éliminée de nos activités, mais si féconde soit-elle chez ceux qui en ont la maîtrise, elle détourne l'attention des autres vers d'assez stériles curiosités. Combien d'auteurs classiques nous a-t-on gâtés de cette façon ! Et pour la Bible c'est bien plus grave. Il est très bien d'en vouloir répandre la lecture, mais si c'est pour en faire un objet de divertissement supérieur, autant vaudrait en revenir à l'inconnaissance et au temps où le chrétien moyen se contentait des textes inclus dans la liturgie.

On risque de l'habituer à rejeter à la distance historique ce qu'il faudrait précisément l'aider à resituer dans une présence constante. "Jésus en son temps", comme dit l'autre ! C'est-à-dire Jésus contemporain d'Auguste et de Tibère. Mais ce qu'il nous faut retrouver, c'est Jésus *hic et nunc*. »¹⁹

Un peu plus loin dans la même lettre, le spécialiste de Pascal qu'était Béguin insistait sur la demi-sagesse qu'une annotation trop systématiquement historicisante risquait d'induire chez les lecteurs :

« Le lecteur non entraîné en vient à ne plus lire jamais le texte dans sa continuité. Automatiquement, par scrupule ou par instincts consciencieux, il "va voir". On l'invite ainsi à une lecture demi-savante, qui est le pire des écueils : il n'en sera pas plus à même de comprendre les problèmes scientifiques et critiques, et il perdra la faculté de lire la Bible "comme un roman". Or c'est comme un roman qu'il faut pouvoir la lire. »²⁰

Le choix du texte

Dans une note anonyme et sans date, « Traduction française de La sainte Bible sous la direction de l'École biblique de Jérusalem », on annonce clairement la confiance placée dans les conclusions de la critique textuelle :

« La traduction sera faite sur un texte établi critiquement [*sic*]. Les corrections communément admises seront retenues. On sera sobre de conjectures non soutenues par les Versions. On évitera les reconstructions aventureuses. Dans les passages désespérés, il vaut mieux mettre des points de suspension que de se substituer à l'Auteur sacré ; on pourra alors, en note, donner la traduction littérale du texte reçu et suggérer une restitution. »

Dans le même esprit, avec ses autres collègues universitaires et en s'appuyant sur son expérience de philologue, Marrou demandait la sobriété la plus grande :

« Nous apportons la Bible, le texte même, et non (ce qui me paraît une manœuvre peu honnête) ce que nos savants collaborateurs pensent aujourd'hui, en l'état présent de leurs recherches, quelle est ; hypothèses, conjectures, considérations historiques ou d'histoire littéraire, tout cela est "humain, trop humain" ; nous n'avons pas le droit de vendre de force nos petites idées personnelles à un public qui nous demande la parole de Dieu (j'exagère un peu ; mais c'est pour faire 50 % d'abattement !) ».²¹

Il était clair que « littéraire » signifiait bien autre chose pour les exégètes, passionnés de critique, et pour leurs collègues universitaires, comme en témoignent les guillemets utilisés par Albert Béguin dans une supplique :

« De grâce, qu'on s'impose ici la plus stricte sobriété. À mon avis, tout ce qui concerne la critique "littéraire" peut être très abrégé sans aucun dommage, et même avec de sérieux avantages. »²²

Pour les universitaires, « littéraire » ne signifiait pas « relatif à des hypothèses concernant la genèse de ce texte », mais plutôt « relatif à la poétique du texte ». Marrou ne cessa de rappeler la légitimité poétique et l'importance littéraire de procédés aussi simples que la répétition ou l'asymétrie — là où les critiques textuels et « littéraires » voyaient des corruptions ou des erreurs de transmission. Comparant le texte biblique aux plus grandes œuvres de la littérature, il remarquait que nombre de corrections ou de conjectures de ses collègues exégètes provenaient autant de préjugés culturels et rhétoriques que de la science philologique. Ainsi, « le Père Tournay appar[ut-il]

¹⁵ La première lettre est un tapuscrit de deux pages adressé à Chiffot, en réaction à trois fascicules tout juste sortis (1Co et 2Co ; Ez ; Qo), daté « Paris, 6 juin 49 » et rédigé à l'« Université de Paris, Faculté des Lettres » (cité *infra* comme MARROU, « 6 juin 49 »). La seconde est un autre tapuscrit de deux pages adressé à Chiffot, avec l'en-tête « Le Curtillard de La Ferrière, Isère, le 15 août », donnant de premières impressions sur l'Apocalypse préparée par le P. Boisnard.

¹⁶ MARROU Henri-Irénée, document de vingt pages sans date (1951 ?), avec l'en-tête « Le Curtillard de La Ferrière (Isère) » (cité *infra* comme MARROU, « Le Curtillard »), en réponse à Th. Chiffot, « Note préliminaire en vue de l'établissement d'une "édition manuelle" de La Bible de Jérusalem » (tapuscrit, douze pages, s.d.).

¹⁷ MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16), 4.

¹⁸ MARROU Henri-Irénée, « Note sur le livre des Psaumes » (attachée à MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* [n. 16]) : « Je ne formule ces critiques qu'après un long usage ; je n'ai pas cessé d'utiliser depuis bien des mois ce texte, et j'en ai ressenti à la longue un pénible sentiment de frustration ; prier sur ce psautier est infiniment plus aride, moins enrichissant que sur (je ne dis pas la Vulgate aux contresens scintillant dans l'obscurité) le Crampon ou le Pianum. »

¹⁹ BÉGUIN Albert, pages 2-3 d'une lettre manuscrite de six pages portant l'en-tête de la revue *Esprit*, datée du 6 septembre 1951 et adressée à Th. Chiffot en réponse à une note en vue de l'édition manuelle de *La Bible de Jérusalem* qu'il lui avait envoyée (cité *infra* comme BÉGUIN, « 6 septembre 1951 »). L'auteur fait allusion au succès de librairie de DANIEL-ROPS, *Jésus en son temps*.

²⁰ *Ibid.* 3.

²¹ MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16), 6.

²² BÉGUIN, « 6 septembre 1951 », *op. cit.* (n. 19), 6.

à monsieur Marrou trop sûr de sa poétique ». ²³ Nous allons y revenir.

La traduction, entre science et art

Quant à la traduction, on eut très tôt conscience d'un choix à faire. À vouloir écrire en beau français, on risquait d'appauvrir et de vulgariser la parole inspirée, et de démembrer des concepts spécifiquement bibliques.

« On veillera à conserver le caractère abrupt et fort de l'hébreu, la souplesse du grec de certains livres. Un original plat doit rester plat en traduction, mais la poésie n'y doit pas devenir prosaïque. » ²⁴

Mais à vouloir à tout prix rendre la saveur de l'original, ne risquait-on pas de transformer le français en un hideux jargon ? Le même document de travail de 1946 se conclut par un double déni : on ne voulait ni priver les livres de leur couleur et de leurs singularités en les traduisant de manière trop lisse, ni écrire dans un français inintelligible sous prétexte d'être plus fidèle à l'original. On se situait entre deux extrêmes : les traductions du 17^e siècle, et la *Genèse* alors récemment publiée par Edmond Fleg. ²⁵

Le P. de Vaux crut pouvoir proposer une troisième voie :

« Il y a le fameux dilemme : "Traduction en *beau* français, où conséquemment le style du traducteur se substitue à celui de l'auteur, — traduction qui colle au texte, même si les lois de la langue française doivent en souffrir un peu. Je crois qu'entre ces deux extrêmes il y a une voie moyenne, et c'est celle que je souhaite pour notre Bible : une traduction en *bon* français, c'est-à-dire correcte, qui garde la saveur du texte original, expression d'une culture différente de la nôtre, qui respecte l'inégalité du style du texte ancien." (Lettre du P. de Vaux, du 15 mars 1947.) » ²⁶

Ainsi donc, on eut bien conscience d'un choix fondamental à faire, entre l'allégeance à une convention invétérée de « français *correct* » et l'audace d'inventer de nouvelles manières de parler ou d'écrire le français.

Le défi culturel

Ce dont il était question, à en croire Marrou, c'était de « recréer une culture biblique ». Cela supposait que l'on respectât le peu qui en existait déjà : il demandait que les syntagmes devenus traditionnels, tels « vanités des vanités » ou « vallée de larmes », fussent conservés, au moins en notes. ²⁷ Tout en reconnaissant l'impossibilité d'une traduction systématique d'un mot par un même mot, il demandait qu'on s'en approche le plus possible, suivant l'exemple de la Septante. ²⁸ Tous les membres du Comité directeur tombèrent d'accord pour conserver certains sémitismes devenus des « biblicismes » en français, mais non sans réserve. « On garderait ainsi : "le sein d'Abraham", "Que vos reins soient ceints", "la corne du salut" (en les expliquant en note, bien entendu). » ²⁹

Cependant, c'était un projet plus ambitieux qui animait les littéraires du Comité directeur :

« Certains (M. Marrou) voudraient même aller plus loin : essayer, par la traduction littérale de la plupart des sémitismes, de recréer une culture biblique (ce qu'ont fait les anciennes versions en Allemagne et dans les pays anglo-saxons). » ³⁰

En effet — de la Vulgate à la Bible de Luther — les grandes traductions bibliques ont joué un rôle majeur dans les cultures respectives où elles virent le jour. Elles ont profondément coloré la langue d'arrivée, et fourni à la culture qui les produisait des récits, des personnages et des manières de parler qui ont imprégné jusqu'au folklore. Si dégoûté qu'il eût été des anciennes versions latines, ³¹ Jérôme le cicéronien finit par inventer une nouvelle manière d'écrire le latin, au contact des Écritures saintes. Paradoxalement son désir d'être fidèle au texte biblique au point de tolérer une certaine inélégance au regard des règles classiques, le conduisit à inventer une langue qui répondait parfaitement à l'idéal classique d'un langage populaire rencontrant le bon goût des savants. ³²

Or « la Bible, en France, n'a jamais été le monument littéraire qu'elle est en Angleterre et en Allemagne. Il y a ceci de grave : elle n'est pas *citable*. Quand un Anglais cite un verset des Écritures, il reproduit avec un scrupuleux respect des mots et de l'ordre des mots, une traduction de génie. En France le texte qui vient aux lèvres est un souvenir plus ou moins précis de... Crampon. » ³³

Aussi, à en croire Marrou et ses collègues littéraires, un bon traducteur devait-il se considérer lui-même comme un auteur : « une traduction est sans vie si elle n'est pas œuvre d'écrivain, et donc en partie faite d'invention originale », ³⁴ écrivait Albert Béguin. Le même auteur réclamait aussi qu'on laissât aux traducteurs la responsabilité de leurs choix dans l'établissement du texte présenté aux lecteurs, sans charger ces derniers du fardeau de notes qu'ils ne pourraient guère porter : « Pourquoi l'inviter à contrôler ce que sa demi-ignorance le rend incapable de bien juger ? » ³⁵

²³ « Remarques formulées par le Comité directeur de la traduction de la Bible, pendant l'année 1946/47 », page 2 d'un texte anonyme ; cité *infra* comme « Remarques ».

²⁴ « Traduction française de La sainte Bible », *op. cit.* (n. 12), 4.

²⁵ « Remarques », *op. cit.* (n. 23), 5. Voir EDMOND Fleg, *La Bible. Le Livre du Commencement*, Paris : Minuit, 1959.

À l'époque, André Chouraqui n'avait pas encore publié sa curieuse traduction étymologiste (Paris : Desclée de Brouwer, 1974-1977). Autrement, son nom serait sans doute apparu ici avec celui de Fleg.

²⁶ « Remarques », *op. cit.* (n. 23), 1.

²⁷ MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16), 4.

²⁸ *Ibid.* 5.

²⁹ « Remarques », *op. cit.* (n. 23), 4.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Dans une fameuse *Lettre à Paulin de Nole*, Jérôme (→Ep. 53,10) demande de ne pas être choqué par la *simplicitate et quasi vilitate verborum* de la Bible. Il lui fallut du temps pour y découvrir les beautés littéraires dont il était friand — et non sans ambiguïtés, comme il témoigne en →Ep. 22,30.

³² Cf. MICHEL ALAIN, *In hymnis et cantibus. Culture et beauté dans l'hymnique chrétienne latine* (Philosophes médiévaux 20), Paris : Vander-Oyez, Louvain : Publications universitaires, 1976, 41-43.

³³ GREEN JULIEN, *Journal : 1943-1945*, Paris : Plon, 1949, 241-242, rapportant une conversation avec André Gide du 16 octobre 1945.

³⁴ BÉGUIN, « 6 septembre 1951 », *op. cit.* (n. 19), 5.

³⁵ *Ibid.* 4. L'auteur use analogiquement de la catégorie politique des « demi-habiles » proposée par Pascal pour désigner ceux qui, ayant compris une part de la réalité sociale (p. ex. le caractère arbitraire du pouvoir en place), se hâtent d'en dénoncer les imperfections, sans prendre le temps de penser

Bref, les littéraires qui conseillaient le Comité directeur de *La Bible de Jérusalem* avaient une conscience plus vive que lui de la dimension poétique de la révélation. D'un côté les religieux, friands de « conscience historique » et de « science exégétique » voulaient s'acquitter du programme savant établi par Pie XII dans *Divino afflante Spiritu* pour rattraper le retard pris par l'intelligence catholique dans le domaine biblique ; de l'autre, de grands universitaires et des auteurs reconnus, qui n'avaient rien à prouver quant à leur science, constataient dans leurs domaines respectifs les limites du commentaire historique d'œuvres dont l'importance religieuse était aussi liée à la force poétique.

3. Les choix opérés dans les années 1940 et leurs limites

À l'époque du lancement de *La Bible de Jérusalem*, à l'aurore des « Trente glorieuses », Science et Raison tenaient le haut du pavé : elles semblaient capables de remporter toutes les joutes que Littérature et Religion auraient pu essayer de disputer avec elles. Rétrospectivement, les choix opérés dans les débuts de *La Bible de Jérusalem* apparaissent marqués par leur domination.

Le texte : témérité critique ?

Marrou, écrit « comme historien » une remarque qu'un Claudel eût certainement signée en tant que poète :

« Je passe mon temps à protester contre l'orgueil des philologues, qui se prennent un peu trop facilement pour le Saint-Esprit : leurs conjectures valent ce que dure leur mode ; il ne faut pas que notre texte, sous prétexte d'être "au courant de la science" soit vieilli en deux ans. »³⁶

La grande confiance placée dans les résultats de la critique apparaît bien dans les « Règles pour les Traducteurs » qui accompagnaient la première esquisse du projet. Les traducteurs étaient invités à faire entière confiance aux éditions critiques et dans les cas où la critique n'atteignait pas de reconstitution ferme, à préférer une lacune à la version du texte reçu.³⁷ Plus loin, ils étaient carrément conviés à *clarifier* le texte original :

« On explicitera les changements de personnes, si l'original prête à confusion, on brisera les phrases ou on enchaînera les propositions selon les lois de la syntaxe française car ces modifications ne sont pas des infidélités, elles sont l'œuvre d'un véritable traducteur. »³⁸

Dans une réaction à divers échantillons de traductions que lui avait adressés le Père Chiffot, Marrou jugeait cette manière de faire dépassée, du point de vue universitaire :

« Cette liberté par rapport aux témoins de la tradition textuelle me rappelle les erreurs de l'ancienne critique littéraire des textes latins et grecs. »³⁹

Il l'estimait naïve du point de vue poétique :

« Après tout, pourquoi l'Esprit ne lui eût-il pas dicté un rythme boiteux mais de sens riche ? (Qu'en savons-nous ?) Les corrections ou gloses introduites après coup et enrichissant le sens sont-elles nécessairement des corruptions ? Ne peuvent-elles pas être elles aussi inspirées ? Une telle "méthode" de composition n'aurait rien

de surprenant, l'histoire littéraire nous montre souvent la beauté, et l'obscurité, poétiques acquises au prix de ratures et de retouches au départ d'un texte plus banal (je pense aux textes successifs de "L'Après-Midi d'un Faune" édités par le Dr. Mondor). »⁴⁰

Surtout, il la jugeait nocive sur le plan religieux. Le célèbre patrologue était agacé par les audaces de l'exégète, qu'il décrit ironiquement en ces termes :

« Le Père Tournay n'est pas assez respectueux de l'autorité du NT : son commentaire qui accumule les références (*acerbit cadavera*, c'est le cas de le dire !) ne détache pas les citations explicites, si solennelles, faites de notre Ps. [dans le NT]. »⁴¹

Il émit ce jugement sans appel :

« Nous attendions du Père Tournay une traduction ; il nous propose une restitution ; nous voulions mettre à la disposition du lecteur français le Psautier, c'est à dire le texte que l'Église vénère et utilise sous ce nom, et nous avons imprimé un Psautier, le Psautier Tournay, qui est une hypothèse, si remarquable qu'elle soit techniquement, mais que nous ne pouvons répandre dans le public en lui conférant, par l'adoption que nous en ferons, une autorité qu'elle ne peut prétendre avoir. »⁴²

La traduction : le choix du bon français ou du beau français ?

Les écrivains invitaient à une audace fondamentale, celle d'inventer un français biblique, plutôt que de se conformer à des règles trop convenues. Or malgré le souhait de distinguer le nécessaire « bon » français (un français grammatical) du « beau » français dont le carcan risquait d'aboutir à des traductions trop uniformes, il est clair que les règles données pour la traduction étaient au moins aussi stylistiques que grammaticales.⁴³

Fixer comme règle unique la correction grammaticale aurait permis de varier les niveaux de langue, de l'hermétisme mallarméen au prosaïsme célinien, de l'abondance proustienne au laconisme durasien (alors en gestation !). Pour plusieurs contributeurs, il fallait inventer une nouvelle espèce de français :

aux conséquences pratiques et sociales de leur dénonciation, qui risque de précipiter la guerre de tous contre tous. Les demi-habiles se distinguent des ignorants purs et simples, mais aussi et surtout des vrais habiles qui, bien conscients des limites du réel, respectent cependant l'ordre conventionnel des choses, avec la « pensée de derrière » et la vive conscience que le comble de la science est toujours une docte ignorance (cf. Blaise PASCAL, *Pensées*, fragment « Raisons des effets », n° 9 (Lafuma 90, Sellier 124).

³⁶ MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16), p. 4.

³⁷ « Traduction française de La sainte Bible », *op. cit.* (n. 12), 3.

³⁸ *Ibid.* 4.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ MARROU, « Note sur le livre des Psaumes », *op. cit.* (n. 18).

⁴¹ MARROU, « Remarques sur le Ps 118 *Dixit Dominus* », attachées à MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16).

⁴² MARROU, « Note sur le livre des Psaumes », *op. cit.* (n. 18).

⁴³ Ce type de confusion ne fut clairement détecté que trente ans plus tard, dans les analyses de la « nouvelle critique ». Cf. BARTHES Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris : Seuil, 1971, 45-47 ; *id.*, « Écrivains et écrivains », dans *Essais critiques*, Paris : Seuil, 1964, 147-154 ; *id.*, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris : Seuil, 1953.

« Le système des Septante (prendre un mot grec comme équivalent mécanique de tel mot hébreu, et de gré ou de force l'introduire partout où le mot hébreu apparaît) aboutissait à une langue à première vue barbare, mais, pour l'initié, conservait beaucoup de la richesse de l'original. [...] Il ne s'agit pas, bien entendu, de défendre le paradoxe cher à Claudel de l'inspiration des contresens de la Vulgate ! »⁴⁴

Quoi qu'il se défende d'une position trop claudélienne, Marrou s'avérait aussi sensible que le grand poète à la poétique spéciale des Écritures.

Il fallait garder la poésie des littéralismes traditionnels. Par exemple, à la place de la traduction plate de « val du micocoulier » (Ps 84,7), Marrou demandait que l'on gardât le « val du pleureur » ; de même il regrettait que *de virtute in virtutem* (Ps 84,8) fût réduit à « de terrasse en terrasse ». Dans la marge du texte de Marrou, Chiffot note rapidement : « Tournay maintient ; cf. Abel RB 1947 (521-533). » Le poids herméneutique de l'objection de Marrou était ignoré : à sa remarque fondée à la fois en poétique et en piété, on opposait une simple note érudite !⁴⁵

Il fallait oser l'anaphore systématique : dès le début, Marrou s'éleva contre « le préjugé scolaire qui condamne la répétition, préjugé plus répandu en français qu'en aucune autre langue ».⁴⁶ Pourtant, on se défia du procédé de la répétition : les « Remarques » de 1946-1947 ajoutent, après la remarque de Marrou :

« Cependant le préjugé existe bien en français, et il est si profondément enraciné qu'on devra en tenir compte dans la plupart des cas. »⁴⁷

Il fallait risquer un certain hermétisme : Michel Carrouges souhaitait une traduction directe, conservant le « mystère » des symboles bibliques.⁴⁸ Il déplorait les traductions et les notes qui cherchaient à *expliquer* ces symboles, au lieu de laisser le lecteur *vivre* l'expérience du sens.⁴⁹ Pour lui aussi, il fallait tenter une vraie refonte biblique de la langue française, plutôt que viser la traduction la plus claire possible. Or, peut-être en réaction contre certains essais malheureux pour rendre en français le « génie hébraïque », comme ceux d'un Fleg, ou contre l'exégèse baroque et polémique d'un Paul Claudel, plusieurs possibles poétiques du français furent écartés par les principaux traducteurs comme conduisant à un affreux jargon. Finalement, on privilégia un français conforme à certains critères académiques, suivant les règles néo-classiques de la belle langue.

L'annotation : omniprésence de l'exégète

Ainsi donc, autant l'inventivité critique était encouragée, autant la créativité littéraire était muselée. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que l'équilibre entre le texte et l'annotation ait été assez vite rompu en faveur de la seconde, tant elle correspondait à la soif de nouveauté et aux attentes de tout un public :

« La réception montra que les lecteurs accordaient le plus d'importance à l'annotation : à leurs yeux, cela semblait même la principale contribution de cette nouvelle Bible. Pour répondre à cette demande,

les notes connurent un développement constant tout au long de la publication — sans pour autant que l'on relâche en rien l'attention portée à la traduction. »⁵⁰

Au fil des ans, *La Bible de Jérusalem* devint le principal véhicule des hypothèses critiques dans les milieux catholiques. Parallèlement, le public lui-même rebaptisa l'ouvrage d'un nom plus séculier : dès les années 1960, *La sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem* était devenue *La Bible de Jérusalem*, titre plus simple (et plus ambigu),⁵¹ mais aussi moins religieux.

Le modèle du livre évolua au fil des éditions. Aux dires mêmes de ses promoteurs, *La Bible de Jérusalem* répondit aux « attentes du grand public cultivé »⁵² ; l'aspect scientifique des premiers fascicules et de la première édition en un volume correspondaient bien à la mentalité optimiste des générations d'après-guerre : enfin on pouvait lire le « vrai » texte et l'on avait accès à la « vraie » histoire. Les révisions de 1973 et de 1998 elles aussi reflétèrent l'esprit du temps, « s'efforça[n]t de répondre au désir d'une traduction plus littérale exprimé par le lectorat contemporain »⁵³ pour celle de 1973, tandis qu'accroissant le relativisme historique et donnant une vision moins unifiée des origines du christianisme et du canon biblique lui-même pour celle de 1998.

Sous-estimation du poids culturel de la tradition

Malheureusement, une certaine dépréciation de la tradition alla de pair avec cette confiance placée dans la critique moderne, malgré les mises en garde des conseillers littéraires du Comité directeur.

On trouve dans les archives du Père Chiffot une lettre qu'il conserva, quoi qu'elle ne vint pas d'un auteur recruté par le Comité directeur. Il s'agit d'une brève missive adressée au Père Maydiou, éditeur au Cerf, par un Paul Claudel courroucé. Le célèbre poète venait de recevoir le tout premier fascicule (*Aggée, Zacharie, Malachie*) et clamait son indignation à propos de la

⁴⁴ MARROU, « Note sur le livre des Psaumes », *op. cit.* (n. 18).

⁴⁵ « Remarques sur les fascicules récemment publiés de La Bible de Jérusalem (réunion du Comité de direction du 16 janvier 1951) », 2.

⁴⁶ « Remarques », *op. cit.* (n. 23), 2. De même il refusait que la traduction biblique devint un exercice scolaire où l'étudiant doit absolument montrer à son maître qu'il a bien saisi toutes les nuances, quitte à traduire dans une langue très lourde (*ibid.* 3).

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ CARROUGES Michel, document tapuscrit de dix pages accompagné d'une brève lettre manuscrite datée simplement « lundi », 2.

⁴⁹ Il rejette, par exemple, les « yeux brûlants de colère » (Ap 19,12) qui ont remplacé les « yeux comme une flamme ardente » et la réduction prosaïque de « la mer » (Ap 21,1) à un « symbole d'instabilité » (*ibid.* 3).

⁵⁰ BENOIT, « The Jerusalem Bible », *op. cit.* (n. 10), 345.

⁵¹ Il existe une autre *The Jerusalem Bible*, éditée par Harold Fisch (Jérusalem : Koren, 1962), version révisée de bibles anglo-juives répandues dans les foyers juifs et les synagogues du monde anglophone, fondée sur *The Jewish Family Bible* de Michael Friedlander (Londres : Rider, 1881).

⁵² « Traduction française de La sainte Bible », *op. cit.* (n. 12), 1.

⁵³ BENOIT, « The Jerusalem Bible », *op. cit.* (n. 10), 348.

traduction de Za 13,6. À la suite de recherches historiques, on avait préféré traduire le verset par « Et si on lui dit : “Que sont donc ces blessures *sur ton corps* ?” il répondra : “Celles que j’ai reçues chez ceux qui m’aiment” ». ⁵⁴ Les éditions compactes suivantes ajouteraient une note invitant à y voir ou bien une coutume prophétique d’auto-lacération, ou bien une allusion à des rixes entre amis ⁵⁵ — là où des siècles de tradition textuelle, depuis la Septante et la Vulgate, avaient maintenu la traduction littérale « au milieu de tes mains » pour l’hébreu *bén yādēkā*, qui constituait une évidente prophétie christologique de la croix : « Alors on lui dira : D’où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ? Et il répondra : J’ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m’aimaient. » ⁵⁶

Claudél était catégorique :

« C’est un véritable *faux* dans une matière d’une telle gravité ! Et qui donne une triste idée du reste de l’ouvrage. » ⁵⁷

La sévérité du poète trouva un écho chez des esprits aussi ouverts que le patrologue jésuite Jean Daniélou, ⁵⁸ et le grand théologien dominicain (et soutien du Père Chiffot) Yves Congar qui déplorèrent également le manque de sens mystique et de référence christologique de ces premiers fascicules, assurant que la typologie messianique de la Bible permet seule de saisir sa « véritable signification ». ⁵⁹

Au sein même du Comité directeur, Henri-Irénée Marrou affirmait qu’« une traduction vraiment catholique de l’Écriture doit mettre entre les mains du peuple fidèle non pas le texte tout nu, mais comme enrobé dans la tradition ». ⁶⁰ Lorsqu’il rendit son verdict sur le Psautier de Tournay, il rappela que « la nécessité de ne pas détruire le Psautier de tous les jours, celui sur lequel depuis tant de siècles l’Église prie et médite, devrait rendre infiniment prudent ». ⁶¹

Au fondement de cette tradition, Marrou était sensible à ce qu’on appelle aujourd’hui l’exégèse intra-biblique : à la suite des Pères de l’Église, il souligna à l’envi la nécessité de lire la Bible comme un tout et de mettre le plus possible en valeur les liens intertextuels entre les deux Testaments. Selon lui un lecteur chrétien n’a pas à lire l’AT en historien essayant de se replacer dans la mentalité des premiers lecteurs juifs :

« L’usage que le N.T. a fait d’un passage colore pour nous ce passage lui-même. » ⁶²

Il alla même jusqu’à réclamer que l’on modifie la traduction du Ps 110 (V-Ps 109), pour le rendre conforme à la doctrine sur la Trinité :

« Quant au fameux v.3, je ne consens pas facilement à sacrifier le *genui te*, une des bases de la théologie trinitaire, et adopterais les corr. modérées du Ps. Pianum. » ⁶³

Dans la lettre du 6 juin 1949, il protesta de la même manière contre le silence sur l’identification patristique de la chute de Satan en Ez 28,12-14 comme s’il s’était agi d’une signification purement adventice :

« N’est-ce pas un des passages où le sens plénier, directement inspiré déborde, même pour une exégèse non claudélienne, l’application

première : la description débordante de lyrisme faite de ce petit Ish-tobaal II n’implique-t-elle pas qu’il s’agit de plus que d’un simple roi de Tyr ? » ⁶⁴

Le facteur commun à ces limites : l’oubli du langage

Il est émouvant de constater que ce débat entre le Comité directeur de *La Bible de Jérusalem* et les littéraires qu’il avait conviés jouait la dispute entre Augustin et Jérôme, à quinze siècles de distance. ⁶⁵ On est également frappé des tensions entre le penseur et le poète, la science et la littérature, la modernité et la tradition qui apparaissent dès les documents fondateurs et les discussions originelles du projet. Ce que les disciples de Hans-Georg Gadamer appellent aujourd’hui *l’oubli du langage* — c’est-à-dire la négligence du « lien essentiel de la pensée à la texture préalable du langage » et de « l’incarnation toujours rhétorique du sens », ⁶⁶ dont découle la nécessité de

⁵⁴ GÉLIN Albert (trad.), *Aggée, Zacharie, Malachie* (La sainte Bible), Paris : Cerf, 1948, 54.

⁵⁵ P. ex. *La Bible de Jérusalem*, Paris : Cerf, 2000, 1653 n. g.

⁵⁶ *La Bible, traduction de Lemaître de Sacy* (Bouquins), Paris : Laffont, 1990, 1188. Cf. aussi la *King James Version* : « And one shall say unto him, What are these wounds in thine hands? Then he shall answer, *Those with which I was wounded in the house of my friends.* »

⁵⁷ Paul Claudél écrivit une autre lettre au P. Maydiou le 3 mai 1949, publiée dans *Dieu vivant* 14 (1949) 78-81, et dans *J’aime la Bible*, Paris : Fayard, 1955, 62-67.

⁵⁸ DANIELOU Jean, Recension de *Aggée, Zacharie, Malachie*, traduits par A. Gélén, *Études* 259 (1948), 407-408.

⁵⁹ CONGAR Yves, « L’Ancien Testament, témoin du Christ », *La vie intellectuelle* 17 (1949), 334-343, ici 342-343.

⁶⁰ MARROU, « 6 juin 49 », *op. cit.* (n. 15), 1. Dans sa « Note sur le livre des Psaumes », *op. cit.* (n. 18), il s’indigne en ces termes des libertés prises avec le Ps 110(109) : « Je suis heureux que vous me donniez l’occasion d’exhaler ma (légitime ?) indignation : ce Ps. est un de ceux qui m’ont le moins satisfait ; je trouve que le P. Tournay s’est comporté avec lui comme s’il s’agissait d’un texte inédit qu’il venait de découvrir en quelque papyrus et non d’un des textes les plus vénérables, polis et patinés par tant de siècles de tradition. »

⁶¹ MARROU, « Note sur le livre des Psaumes », *op. cit.* (n. 18).

⁶² MARROU, « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16), 2. Origène prétend qu’avant l’incarnation du Verbe, il était quasi impossible de donner des exemples clairs de l’inspiration des Écritures : elle ne fut vraiment évidente qu’une fois les Écritures accomplies par Jésus (→ORIGÈNE *Princ.* 4,1,6-7).

⁶³ MARROU, Remarques « Sur le Ps 110 *Dixit Dominus* » attachées à « Le Curtillard », *op. cit.* (n. 16).

⁶⁴ MARROU, « 6 juin 49 », *op. cit.* (n. 15), 1.

⁶⁵ Augustin refusa la traduction de Jon 4,6 par Jérôme — quoiqu’elle fût plus exacte — pour des raisons pastorales : ne pas scandaliser des oreilles habituées à entendre et méditer la Septante (→*Ep.* 82,35 [CSEL 34,386]).

⁶⁶ GRONDIN Jean, « L’universalité de l’herméneutique et de la rhétorique : ses sources dans le passage de Platon à Augustin dans *Vérité et méthode* », *Revue internationale de philosophie* 54 (2000) 469-485, ici 475. L’« oubli du langage » est une question posée non seulement aux métaphysiciens et aux théologiens, mais encore aux biblistes. La Parole de Dieu n’est pas une simple communication d’idées. C’est avec Paul Beauchamp, en particulier, que les exégètes ont vraiment commencé à se ressouvenir du langage : l’Esprit n’est trouvé que si la lettre n’est point esquivée, aimait-il dire (voir son traitement de la figure biblique comme « entre-deux » dans BEAUCHAMP Paul, *Le Récit, la lettre et le corps : essais bibliques* [Cogitatio fidei 114], Paris : Cerf, 1982, en particulier le chapitre ii).

prêter attention à la tradition interprétative — fut certainement à l'œuvre dans toute l'entreprise. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément. »⁶⁷ La culture des dominicains impliqués dans le projet était certainement néoclassique, héritée des « Humanités » et des classes de rhétorique dont le système scolaire de l'époque pouvait encore s'enorgueillir. Leur vision de la parole et de la communication littéraire était quelque peu conceptualiste et idéaliste, surestimant la valeur de la clarté et dissociant trop le « fond » de la « forme », celle-ci apparaissant comme accidentelle, ce qui conduisait à privilégier la recherche *du* sens littéral, le plus souvent réduit à un sens originel reconstitué.

Conservées dans les archives, les traces des collaborations avec les « bons auteurs » recrutés par le Comité directeur confirment cette tendance : de toute évidence, les universitaires furent plus écoutés que les poètes, et les philosophes (Gilson) plus que les littéraires (Marrou). Les dominicains préférèrent la posture « scientifique » du premier à la vigilance « sage » du second.

L'orientation néoclassique du Comité directeur apparaît dans la distinction un peu trop nette entre forme et signification présente dans les premiers documents de travail. On la sent dans le choix de la belle langue opérée pour la traduction. On la trouve dans l'un des buts revendiqués par le Père Benoit pour l'œuvre à réaliser :

« libérer le lecteur de l'habitude de demander à l'Écriture des leçons qu'elle n'a jamais voulu donner, ou du dégoût que peut lui inspirer la forme souvent archaïque ou dépassée sous laquelle elle donne ses enseignements ».⁶⁸

Conçue comme une information ou comme un commentaire doctrinal, l'annotation ne risquait-elle pas d'éloigner indûment la pensée du langage et le sens de son support verbal ? La sous-estimation du langage apparaît dans la théologie de l'inspiration des Écritures dont le même Père Benoit fut d'ailleurs l'un des principaux artisans.⁶⁹ Marqué, en bon dominicain, par le traité sur la prophétie de la *Somme de théologie* de saint Thomas d'Aquin repris par Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus*,⁷⁰ il demeura fasciné par l'aspect psychologique de l'inspiration, et s'attacha presque exclusivement à ce que nous appelons aujourd'hui l'inspiration subjective. Pour tomber d'accord avec un Marrou, il aurait fallu réfléchir plus longuement à l'inspiration objective des textes — notion encore peu étudiée, même à notre époque.⁷¹

Avec le recul du temps, on peut donc dire que la situation herméneutique de *La Bible de Jérusalem* était paradoxale. Certes, on avait redécouvert la complexité d'autorités humaines impliquées dans l'autorité divine des Écritures — et cela aurait dû pousser à privilégier la dimension poétique et polyphonique de la Bible, ainsi qu'à donner tout son poids à l'histoire de leur réception condensée dans la Tradition. Cependant, dans les années 1940, le « tournant linguistique » que la pensée occidentale était en train de prendre dans le monde anglophone n'avait pas encore atteint le continent, et moins encore les études bibliques.

II. PRÉHISTOIRE DE LA BIBLE EN SES TRADITIONS

1. Une réflexion herméneutique continue

Le point de départ

En septembre 1999, le P. Claude Geffré, alors directeur, organisa à l'École biblique un colloque scientifique sur l'état de l'exégèse catholique, soixante ans après la mort du Père Lagrange (1855-1938). Durant l'une des séances on évoqua l'avenir de *La Bible de Jérusalem*. On l'avait révisée, profondément lors de la seconde édition, partiellement lors de la troisième édition. On pouvait continuer d'apporter ici et là des améliorations de détail, au fur et à mesure des réimpressions (c'est le cas actuellement).

Cependant, ne devenait-il pas urgent de prendre en compte dans la présentation même de la Bible les transformations subies par l'exégèse durant les dernières décennies ? Du côté des documents, la découverte des manuscrits de la mer Morte forçait à repenser les rapports entre les grandes versions de la Bible et relativisait quelque peu la quête critique du texte original. Du reste, Dominique Barthélemy avait souligné l'évolution de *La Bible de Jérusalem*, en ce qui concerne l'établissement du texte, qui conduisait les exégètes à une plus grande humilité au fil des éditions. Tandis qu'en 1956, on prétendait que leur travail donnait accès aux « vrais textes », dès 1973 « les perspectives [étaient devenues] moins ambitieuses » : on traduisit le texte hébraïque, et les versions ne furent utilisées qu'en cas de nécessité.⁷² Un pas de plus dans la même direction était sans doute requis.

Du côté des monuments, les travaux des nouveaux archéologues israéliens entraînaient la remise en question non seulement des datations habituellement admises des traditions du Pentateuque, mais aussi de la représentation courante des origines d'Israël.

S'y ajoutait le renouveau de l'herméneutique contemporaine, restaurant en particulier la place du lecteur dans la définition

⁶⁷ Nicolas BOILEAU (1636-1711), *Art poétique*, Chant 1, v.111-112, cité sur COLLINET Jean-Pierre (éd.), *Boileau : Satires, Épîtres, Art poétique* (Poésie/Gallimard 195), Paris : Gallimard, 1985.

⁶⁸ BENOIT, « The Jerusalem Bible », *op. cit.* (n. 10), 342.

⁶⁹ Cf. P. Benoit, notes dans SYNAVE Paul et BENOIT Pierre (éd.), *La Prophétie. Traduction française (Saint Thomas d'Aquin: Somme théologique 2a-2ae, questions 171-178)*, Paris : Revue des Jeunes, 1947, 286-293, 302-305 ; « L'inspiration », dans ROBERT André et TRICOT Alphonse (éd.), *Initiation biblique*, Paris : Desclée, 1954, 6-45 ; « Note complémentaire sur l'inspiration », *Revue biblique* 63 (1956) 416-422.

⁷⁰ Cf. BURTCHAELL James Tunstead, *Catholic Theories of Biblical Inspiration since 1810: A Review and Critique*, Cambridge : Cambridge University Press, 1969, 234-237.

⁷¹ Cf. MARTIN François, *Pour une théologie de la lettre. L'inspiration des Écritures* (Cogitatio fidei 196), Paris : Cerf, 1996.

⁷² Cf. BARTHÉLEMY Dominique, *Critique textuelle de l'Ancien Testament*, vol. 2 : *Isaïe, Jérémie, Lamentations* (OBO 50), Fribourg : Éditions universitaires, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, 7.

du sens du texte — et, par là, l'importance de l'histoire de la réception dans l'étude des œuvres littéraires, dont l'exégèse ne pouvait que bénéficier. N'était-il pas désormais acquis que le présent de l'énonciation de l'histoire d'Israël et de la mise par écrit des traditions n'a cessé de prêter sa lumière et ses intérêts au passé qu'il fallait garder vivant et inspirant ? La Tradition ne pouvait certes plus être considérée comme un phénomène succédant à l'Écriture : elle apparaissait de plus en plus comme une dynamique qui l'accompagne.

Au *finale*, ne convenait-il pas de repenser profondément le modèle même de l'édition de la Bible, en particulier dans le contexte catholique, et cela dans l'esprit œcuménique requis par la redécouverte de la nature plurielle du texte biblique ?

La formidable réussite que fut — et que demeure — *La Bible de Jérusalem* ouvrait donc un large espace pour l'enrichissement de l'édition biblique. Sans passer du tout-histoire au tout-littérature, il fallait en particulier rendre sa place au conditionnement linguistique de la révélation à travers les Écritures. Il faudrait pour cela que les traducteurs bibliques s'appropriassent la liberté retrouvée par la langue française moderne et contemporaine, en dialogue avec l'idéal classique (et non plus soumise à lui). Il faudrait qu'ils en jouassent non pour « s'emparer de la Bible » en faisant montre d'originalité à tout prix, mais à l'inverse, en la combinant avec un souci constant de vérité philologique, exégétique et théologique, pour être les plus fidèles possibles aux médiations linguistiques, littéraires et poétiques de la révélation, déployées par les traditions croyantes — bref, pour être par leur science, les témoins de la bienveillance du Dieu vivant qui a laissé à l'humanité la *trace* écrite du passage de son Verbe.⁷³

L'École biblique a donc entrepris d'ouvrir un nouveau chantier, dont le titre de travail fut d'abord « La Bible de Jérusalem en ses Traditions », avant de devenir plus simplement « La Bible en ses Traditions ». Dans ce cadre, elle a organisé et publié une série de colloques consacrés aux questions exégétiques, théologiques et herméneutiques. Ce furent autant d'occasions pour les professeurs de l'École d'entrer en contact avec des collègues du monde entier et de les intéresser au projet scientifique en gestation.

L'autorité de l'Écriture (2000-2001)

Il s'agit en fait de deux colloques successifs dont les Actes ont été publiés en un seul volume : *L'autorité de l'Écriture*.⁷⁴ L'objectif était de clarifier les rapports entre écriture et tradition, au sens actif des deux termes (la tradition se fait écriture), puis le rapport entre Écriture et Tradition au sens de commentaire, de réception, de constitution d'un livre qui fait autorité. Cela aussi bien à haute époque (les siècles patristiques d'où émergent le canon des Écritures et les grands commentaires théologiques) qu'aux temps récents (renouveau biblique et patristique aboutissant à la constitution dogmatique *Dei Verbum* lors du concile Vatican II).

L'Écriture s'avéra plus contemporaine de la Tradition qu'on n'avait pu le penser, leurs rapports relevant davantage d'une véritable synergie que d'une succession chronologique de deux

entités étrangères l'une à l'autre. La tradition orthodoxe souligne la valence pneumatique de ce processus qui n'a rien de statique, ne se cantonne pas au texte mais veut transmettre une Parole vivante, sans oublier la dimension ecclésiale et liturgique de cette tradition active. Alors que le mot dans son acception banale semble évoquer le passé, la Tradition redit au présent ce passé en lequel elle perçoit des germes d'avenir. Rien d'étonnant à ce que Tradition et liturgie eucharistique soient si étroitement liées.

La redécouverte des différentes traditions de l'Église ancienne fait émerger une autre donnée capitale : ce n'est pas seulement du côté de la Tradition qu'il y a du pluriel, mais bien aussi du côté du texte lui-même. L'intérêt pour la tradition syriaque s'inscrit dans cette perspective, tout comme le renouveau de l'étude de la Septante et son impact sur les relations entre le texte massorétique et les textes grecs de l'AT, et leur réception dans le NT. Kérygme et récits se sont cristallisés dans et pour des communautés diverses, dont les textes attestent par leurs variantes l'unicité de l'événement christologique dans la diversité de ses réceptions.

La Bible, le Livre et l'histoire (2005)

À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance du P. Lagrange, l'École biblique a organisé un nouveau colloque, auquel une manifestation semblable a fait écho à Toulouse.⁷⁵ Il a permis de mieux percevoir les intuitions prophétiques du fondateur de l'École biblique. Le P. Lagrange tâchait en effet de tenir ensemble une profonde information historique et une perspective théologique inspirée du meilleur de la patristique et des enseignements de saint Thomas d'Aquin. Le fondateur d'une École qui allait s'adonner à l'étude de l'archéologie et de l'histoire, commençait, dans sa conférence inaugurale du 15 novembre 1890, par faire longuement l'éloge de la lecture des Pères. Lucide, il osait parler, à la fin du 19^e siècle, d'un zèle « presque excessif pour l'histoire » et entrevoyait déjà ce que les études contemporaines allaient souligner : la Bible n'est pas une banque de données mais bien un récit, une écriture, où se croisent et se répondent des voix multiples qui sont parfois en tension les unes avec les autres.

La conception de l'histoire biblique ne peut qu'en être affectée, l'annotation et le commentaire aussi. La perspective théologique ou spirituelle ne relève pas d'une simple démarche post-rédactionnelle, elle fait souvent partie de l'écriture même

⁷³ Bien sûr, on entend « trace » ici, non pas au sens d'un résidu dérisoire, mais au sens derridéen du terme : c'est « l'origine absolue du sens en général » qui subsiste en ces écrits (DERRIDA Jacques, *De la grammatologie*, Paris : Minuit, 1967, 95).

⁷⁴ POFLET Jean-Michel (dir.), *L'autorité de l'Écriture* (Lectio divina. Hors série), Paris : Cerf, 2002.

⁷⁵ POFLET Jean-Michel (dir.), *La Bible : le livre et l'histoire. Actes des Colloques de l'École biblique de Jérusalem et de l'Institut catholique de Toulouse (nov. 2005) pour le 150^e anniversaire de la naissance du P. M.-J. Lagrange, O.P.* (Cahiers de la Revue biblique 65), Paris : Gabalda, 2006.

des textes, y compris de ceux que l'on avait qualifiés d'« historiques ». La conséquence est claire : il ne s'agit pas de choisir entre une lecture historico-critique et une lecture dite spirituelle des textes, mais bien de mettre en œuvre une herméneutique ajustée à des textes qui sont enracinés dans l'histoire, inspirés dans le mode concret de leur rédaction et inspirants par la Tradition qui les accompagne.

Le sens littéral (2007)

Dans ces conditions, que devient le « sens littéral » de l'Écriture, et plus largement le sens littéral d'un texte ? Le plus récent colloque réuni à l'École dans le cadre de *La Bible en ses Traditions*⁷⁶ a fait dialoguer des spécialistes de nombreuses disciplines : littératures de l'Orient ancien, de l'AT et du NT, lectures patristiques et médiévales, réception littéraire moderne et contemporaine de la Bible (en particulier celle de Paul Claudel qui a consacré une grande partie de son œuvre à commenter l'Écriture, se montrant sévère pour la critique biblique de son temps).

L'herméneutique contemporaine, dans la mesure où elle permet de restaurer les droits de la théologie dans la pensée sur le langage, pourrait bien permettre de redéfinir l'opposition entre « sens littéral » et « sens spirituel », en abandonnant l'équivalence trop simple entre sens littéral et sens historique originel, promue naguère par les modernes — sans pour autant basculer dans l'identification trop facile du sens littéral avec le jeu de sens indéfini promue aujourd'hui par les post-modernes. La redécouverte des fonctions poétique, expressive et métalittéraire de la parole invite à faire toute sa place à la polysémie du texte, y compris dans une exégèse soucieuse du référentiel historique. Il faut donc envisager les différentes approches possibles de l'Écriture en termes de complémentarité et non de concurrence. Une annotation diversifiée (portant sur le texte, sur le contexte et sur la réception) devait servir ce dessein.

C'est vers la fin de cette période qu'un hommage rendu à dom Henry Wansbrough o.s.b., artisan principal de la seconde édition de *La Bible de Jérusalem* en anglais (*The New Jerusalem Bible*) fut pour nous l'occasion d'exhumer les archives de *La Bible de Jérusalem* à Paris à l'ancien siège des éditions du Cerf — et d'en sauver une partie, puisqu'elles semblent avoir été perdues lors des déménagements survenus depuis — et à l'École, à Jérusalem.⁷⁷ Nous fûmes heureux de constater alors que la problématique de *La Bible en ses Traditions* était dans la droite ligne de celle de *La Bible de Jérusalem*. Comme on le souhaitait depuis le départ, le nouveau projet accomplissait bien l'ancien.

2. Une longue gestation : du projet éditorial au programme de recherches (1999-2008)

Un projet éditorial ?

Le maître de l'Ordre des Prêcheurs, le P. Carlos Alfonso Aspiroz Costa, déclare dès 2002 voir dans *La Bible en ses Traditions* un projet pour tout l'Ordre. En décembre 2002, les dirigeants des éditions du Cerf viennent à l'École pour un week-end de

travail. Deux ans plus tard, le 26 novembre 2004 une réunion rassemble à Paris vingt-six possibles collaborateurs. Étaient représentés le Canada, l'Argentine, les États-Unis, la Belgique, la Suisse et l'École biblique de Jérusalem. Les participants en ressortent persuadés de l'intérêt du projet et effrayés par la complexité de sa mise en œuvre ! Le lendemain, une réunion restreinte décida de réaliser un « volume de démonstration », réunissant plusieurs échantillons de différents livres du corpus biblique. Ce fut le point de départ du présent ouvrage.

Expérimentations

À l'École biblique de Jérusalem, parallèlement à l'intense réflexion théorique et théologique, diverses expérimentations avaient lieu, certaines sous formes de cours et de séminaires, en vue d'élaborer un modèle d'édition de la Bible qui correspondît à l'état actuel des sciences bibliques.

On tenta plusieurs expériences de traduction et d'annotation sur des textes bibliques. Étienne Nodet et une petite équipe s'exercèrent au commentaire d'un psaume et d'une péricope de l'épître aux Philippiens. Justin Taylor se pencha sur la première épître de Pierre. Christophe Rico et Jean-Michel Poffet se lançaient dans une nouvelle traduction de l'Évangile selon Jean.

On prit le temps aussi d'élaborer les instruments de travail nécessaires. J. Taylor a défini la position de *La Bible en ses Traditions* à propos des textes à traduire. Ch. Rico et Olivier-Thomas Venard ont engagé une réflexion fondamentale sur le caractère littéraire de la Bible et le type de traduction voulu. Marcel Sigris, É. Nodet et O.-Th. Venard ont mis au point les premiers éléments de la grille d'annotation.

L'équipe-pionnière, sur la Passion selon Matthieu

À partir de 2004, O.-Th. Venard et Bieke Mahieu, rejoints peu à peu par une quarantaine de spécialistes volontaires (dont des patrologues, des spécialistes d'études juives, des théologiens, des littéraires et des historiens de l'art), ont lancé le projet en « grandeur nature » à partir du premier évangile.

Leur travail sur la Passion selon Matthieu (Mt 26-28), en voie d'achèvement, a permis d'affiner les techniques de collaboration, la grille d'annotation, la définition scientifique des contenus des divers types de notes envisagés, ainsi que de répondre à de nombreuses questions techniques de détail.

Vers le programme de recherches

Parallèlement, on fit connaître le projet aux mondes ecclésiastiques et universitaires. Les chercheurs de l'École impliqués dans le projet le présentèrent dans plusieurs centres d'études institutionnels (monastères et séminaires) où ils étaient

⁷⁶ VENARD Olivier-Thomas (dir.), *Le sens littéral des Écritures* [Actes du colloque international, Jérusalem, École biblique et archéologique française, 28-30 novembre 2007] (Lectio divina. Hors série), Paris : Cerf, 2009.

⁷⁷ Cf. *supra* (n. 5).

invités à enseigner. Plus formellement, le directeur de l'École, J.-M. Poffet, le présente en France (École pratique des hautes études ; Association catholique française pour l'étude de la Bible ; École normale supérieure), en Italie (congrès paulinien international à l'Abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs, Rome) et en Argentine (Sao Paulo et Buenos Aires). J. Taylor le présente à l'Université hébraïque de Jérusalem ; O.-Th. Venard à l'Institut d'études théologiques de Bruxelles.

Les États-Unis ne furent pas oubliés. Après diverses informations plus modestes (article de revue ou exposé informel),⁷⁸ O.-Th. Venard, J. Taylor, rejoints par M. Sigrist et Gregory Tatum présentèrent officiellement *The Bible in Its Traditions* durant la session d'été de la *Catholic Biblical Association of America*, en août 2006 à Chicago. Plusieurs collègues américains manifestant leur désir de prendre part au projet, l'essai est transformé dans les années suivantes sous forme d'un *continuing seminar* animé par le Comité éditorial de *La Bible en ses Traditions* au cours des sessions d'été de la CBA.

Le Comité éditorial

Toutes ces rencontres permirent de persuader de premières équipes à se lancer dans l'aventure, au moins à titre expérimental, et à produire des péripécies bibliques selon notre « modèle ». Pendant deux années, une cinquantaine de collaborateurs de plusieurs pays proposèrent ainsi leur expertise, en vue de réaliser un « volume de démonstration », dont le présent ouvrage est le résultat. Les premières contributions ne tardèrent pas à arriver.

Pour les apprécier, le Conseil académique de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem établit, à partir de 2005, un Comité éditorial composé des membres de l'École biblique travaillant directement sur *La Bible en ses Traditions*.

Présidé par Justin Taylor et servi par un secrétaire-archiviste (Marc Leroy), il se réunit plusieurs fois par mois, chacune de ses rencontres donnant lieu à un compte rendu formel, voté et archivé. Sa première tâche fut de formaliser le mieux possible les procédures à suivre dans la traduction et l'annotation du texte biblique. Il le fit en appréciant et en enrichissant les voies ouvertes par l'équipe-pionnière au travail sur l'Évangile selon Matthieu. En résulta le *Vade-mecum*, publié simultanément en français et en anglais en 2006.⁷⁹

Le Comité éditorial est au travail depuis lors. Aujourd'hui dirigé par Łukasz Popko, composé de M. Leroy, A. Tavardon, Jorge Vargas, et O.-Th. Venard, aiguillonné par B. Mahieu, recrutée en 2016 comme assistante générale du projet, élargi à d'autres membres de l'École et à des spécialistes extérieurs selon les besoins, il se réunit entre deux et quatre fois par mois pour travailler une heure et demie durant sur les contributions proposées par les chercheurs affiliés au programme. Les chercheurs qui viennent en séjour à Jérusalem pour le programme sont systématiquement reçus.

Le Comité d'honneur

Au fil de notre travail, il devint clair que *La Bible en ses Traditions* ne serait pas la simple révision éditoriale de *La Bible de*

Jérusalem d'abord envisagée, mais bien un nouveau programme de recherches, ouvert pour de longues années. Contrairement à *La Bible de Jérusalem* qui avait enregistré *a posteriori* dans les années 1940-1950 des décennies d'exégèse moderne dans l'Église, *La Bible en ses Traditions* s'avère pionnière : l'exégèse différentielle (comparant les versions bibliques) et l'histoire de leur réception multiforme en sont encore à leurs débuts.

Plusieurs personnalités éminentes nous encouragèrent dans ce projet si ambitieux pour la culture et pour la foi, en nous accordant leur patronage. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui décédés, mais ce que leurs noms symbolisent d'intelligence critique et de charité intellectuelle reste une source d'inspiration constante pour nous.

Pour les lettres et les arts

- M. Pierre Assouline, membre de l'Académie Goncourt,
- Mme Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française,
- M. †Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
- S.E. le cardinal †Jean-Marie Lustiger, de l'Académie française,
- M. le professeur Jean-Luc Marion, de l'Académie française,
- M. le professeur †Alain Michel, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
- M. Dominique Ponnau, ancien directeur de l'École du Louvre.

Pour les Églises

- Mgr Éric Aumônier, évêque de Versailles,
- S.E. le cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon, primat des Gaules,
- R.P. Bruno Cadoré, o.p., maître de l'Ordre des Prêcheurs,
- Rev. Prof. Dr. James Charlesworth, Princeton Theological Seminar,
- S.E. Mgr †Christodoulos, archevêque d'Athènes et de toute la Grèce,
- S.E. le cardinal Walter Kasper, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens,
- S.E. le cardinal Jean-Pierre Ricard, archevêque de Bordeaux,

⁷⁸ Ainsi Marcel Sigrist présente le projet dans le cadre de plusieurs universités américaines. O.-Th. Venard en expose les grandes lignes à Washington DC (Dominican House of Studies ; John Paul II Cultural Center) et publie « "La Bible en ses Traditions", The New Project of the École biblique et archéologique française de Jérusalem Presented as a "Fourth-Generation" Enterprise », *Nova et Vetera : English edition 4/1* (2006), 142-159 (symposium au sujet de l'ouvrage de JOHNSON Luke Timothy and KURZ William S., *The Future of Catholic Biblical Scholarship: A Constructive Conversation*, Grand Rapids MI : Eerdmans, 2002).

⁷⁹ Comité éditorial, *La Bible en ses Traditions : Conventions & abréviations. Vade-mecum à l'usage des contributeurs au volume de démonstration, et The Bible in Its Traditions: Conventions and Abbreviations. Vade-mecum for the Use of the Contributors to the Demonstration Volume*, Jérusalem : EBAF, 2006.

- M. le professeur †Paul Ricoeur.
- S.B. Mgr Fouad Twal et S.B. Michel Sabbah, patriarches latins émérites de Jérusalem,
- S.E. le cardinal André Vingt-Trois, archevêque émérite de Paris.

Dans le monde

- M. le professeur Pierre-Maurice Bogaert o.s.b., pour la Belgique,
- Mme Ruth Dreifus, ancienne présidente de la Confédération, pour la Suisse,
- M. Jean Guéguinou, ambassadeur, pour la France,
- S.E. le cardinal †Carlo Maria Martini s.j., pour l'Italie,
- R.P. Carlos Mesters o.carm. (Centro de Estudos Bíblicos), pour le monde lusophone,
- R.P. Timothy Radcliffe o.p., ancien maître de l'Ordre des Prêcheurs, pour le monde anglophone,
- M. le professeur José Manuel Sánchez Caro (Université pontificale de Salamanque), pour le monde hispanophone,
- M. le professeur Adrian Schenker o.p., pour le monde germanophone,
- S.E. le cardinal †Jean-Claude Turcotte, archevêque de Montréal, pour le Canada.

Le « volume de démonstration »

Dès 2006, le Comité éditorial s'est engagé dans une relecture systématique et très détaillée des propositions envoyées par les collègues. Au long de séances de travail avec un ou plusieurs membres du Comité éditorial, ou au fil d'échanges électroniques, un dialogue fécond s'établit avec la plupart des contributeurs, permettant d'assurer la cohérence herméneutique de l'ensemble du travail, tout en adaptant le modèle général aux problèmes propres aux divers corpus représentés dans le volume.

Les éditions du Cerf traversaient de graves difficultés et ne souhaitèrent pas accompagner ce qui était désormais un programme de recherches et non plus une simple révision de *La Bible de Jérusalem*. L'École biblique choisit d'éditer elle-même le volume de démonstration du programme, imprimé *pro manuscripto* par la maison Peeters, à Louvain (Belgique), en 2010, et offert à tous les abonnés de la *Revue biblique*. C'est ce livre qui a servi de base au présent ouvrage.

La Bible en ses Traditions existait enfin comme un livre consultable ! Présenté au pape Benoît XVI en 2010, il nous valut en novembre de cette année-là sa bénédiction pour tous les collaborateurs du projet.

3. La construction d'indispensables outils informatiques

Une plateforme collaborative unique

Depuis les premières expérimentations et au long du travail préparatoire au volume de démonstration, on s'était bien rendu compte que le projet allait prendre une ampleur difficilement compatible avec les contraintes de l'édition imprimée traditionnelle. Il fallait envisager une édition informatique.

La Providence vint à notre aide en envoyant fr. Kevin Stephens, dominicain de la Province centrale des États-Unis (Chicago), étudier les sciences bibliques à l'École. Programmeur de génie, fr. Kevin — dès qu'il eut vent du projet de *La Bible en ses Traditions* — se mit à élaborer un outil adéquat. En lien avec le Comité éditorial, il réalisa beaucoup plus qu'un site d'édition : il transforma les outils mis au point par le Comité éditorial pour la traduction ou l'annotation, en un véritable programme interactif permettant aux savants de travailler directement en ligne et de s'organiser en laboratoires autonomes.

Aujourd'hui, bibletraditions.org est une plate-forme collaborative numérique unique au monde.

Un blog officiel

Quelques années plus tard (en 2014), Gad Barnéa, développeur israélien, offrit à *La Bible en ses Traditions* un blog, devenu le principal outil de communication globale de notre projet. Il en assure la maintenance technologique, tandis qu'O.-Th. Venard en actualise les contenus deux ou trois fois par semestre, générant des lettres d'informations envoyées à plusieurs centaines d'universitaires et d'amis de *La Bible en ses Traditions*, ainsi tenus au courant des développements en cours.

III. HISTOIRE DE LA BIBLE EN SES TRADITIONS : LES DIX PREMIÈRES ANNÉES (2008-2018)

L'existence d'un livre concret et la mise en service d'outils informatiques performants permettaient au projet de démarrer vraiment.

1. Un développement scientifique tripartite

Au fil de son développement, la production de *La Bible en ses Traditions* s'est structurée autour de trois axes, qui correspondent à des degrés de précision scientifique et à des rythmes de travail différents.

Axe 1 : les laboratoires de recherche

Il s'agit du programme de recherches à proprement parler qui se déroule entièrement sur la plateforme bibletraditions.org, qui permet de travailler ensemble de n'importe où dans le monde. La plateforme se décline en français, en anglais et en espagnol, les contributeurs choisissant une de ces langues.

Une fois connecté à son compte personnel, chaque collaborateur intervient dans son domaine de compétence, pour enrichir :

- les traductions des différentes versions des textes bibliques eux-mêmes suivant les options rappelées *infra* (p. XXX) ;
 - l'annotation systématiquement répartie dans trois registres principaux : texte, contexte et réception, divisés dans une trentaine de rubriques, selon le modèle expliqué *infra* (p. XXX).
- Environ trois cents chercheurs sont au travail, à des degrés d'implication divers : certains se sont constitués en équipes dédiées à tel ou tel livre (une dizaine de livres sont ainsi en

chantier). D'autres, notamment pour l'histoire de la réception dans les arts et les lettres ou les sciences théologiques, interviennent individuellement dans la ou les rubriques d'annotation correspondant à leur domaine d'expertise.

Des laboratoires s'ouvrent, livre biblique par livre biblique, au fur et à mesure que des collaborateurs nous rejoignent.

Axe 2 : une Bible de base

Pour exister, nos laboratoires en ligne ont besoin d'un texte biblique de base, qui serve de canevas aux savants : verset par verset, ils en reprennent toute la traduction et le commentaire.

Pour catalyser leur avancée minutieuse, nous produisons au bureau de Jérusalem, à plus grands traits et à un rythme plus soutenu, une nouvelle Bible de référence qui présente déjà dans notre espace de travail :

- une traduction moderne et polyphonique du texte biblique, identifiant les principales différences entre les versions traditionnelles (hébraïque, grecque, latine et syriaque) ;
- un appareil de notes de philologie inspirées par le travail de retraduction, et d'histoire de la réception (traditions juives et chrétiennes, histoire de l'art) issues du dépouillement systématique de ressources de qualité disponibles sur internet ;
- des introductions réunissant l'essentiel à savoir sur les plans historiques et exégétiques, et une approche de l'histoire de la réception littéraire de chaque livre ;
- un ensemble de notes de synthèse des points importants à traiter en lien avec le *texte* même de l'Écriture.

Cet axe du projet permet en outre de proposer à de jeunes universitaires une expérience de recherche unique à Jérusalem, puisque c'est à eux, sous la vigilance du directeur du programme et de son assistante générale, qu'est confié le plus gros de ce travail de refonte d'une Bible de référence.

En français, le travail, bien avancé, va continuer pendant quelques années, le temps d'intégrer toutes les variantes significatives du Pentateuque samaritain, de la Septante et de la Peshitta, d'harmoniser les choix de traductions et d'améliorer introductions et notes.⁸⁰

En anglais, notre collaborateur bibliste et programmeur Gad Barnéa a mis au point une véritable « polyglotte anglaise », en créant un robot — baptisé « Jérôme » ! — à base d'intelligence artificielle et d'analyse comparée de la grammaire. Jérôme a ainsi combiné en une polyglotte de référence les traductions libres de droit du texte massorétique (Jewish Publication Society of America, 1917), de l'Hexateuque samaritain (A. Sigalov, 2012), de la Septante (L. C. L. Brenton, 1851), de la Vulgate (R. L. Conte Jr, 2009), de la Peshitta (G. Lamsa, 1933), du *Textus receptus* (King James Version), de Westcott-Hort & Tregelles, « ancêtre » de Nestle-Aland (ASV, 1901) et du texte byzantin (P. W. Esposito, 2013).

En espagnol, cet axe est encore à déployer, nous n'offrons dans les laboratoires que la traduction Reina Valeira.

Axe 3 : les propositions faites au grand public

Héritière de *La Bible de Jérusalem*, même si elle est au stade actuel plus un programme de recherches qu'un projet éditorial,

La Bible en ses Traditions veut quand même remplir la mission de diffusion des sciences bibliques auprès du grand public qui est celle des dominicains de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem depuis sa fondation.

À cette fin, deux anciens assistants au projet, Hélié Brouchet et Nicolas Chatain — tous deux étudiants de l'HEC en majeure « entrepreneuriat » — ont établi en 2016 un bureau parisien, chargés de créer des propositions à destination grand public. Au terme d'une longue enquête de terrain, ils ont lancé une proposition visant prioritairement le public qui ne lit jamais la Bible. Aidés par le cabinet *Made4U* pour le *design* et par Thibault Boullenger pour la mise en place du système de gestion, d'analyse et d'adaptation permanente aux attentes des lecteurs, dès la fin 2016 ils lançaient « PRIXM », newsletter biblique hebdomadaire. Hélié ayant déménagé en province, Tanguy Dionis du Séjour assura une mission de conseil durant quelques mois, et Valentine Dehont apporte désormais à l'équipe un souci de précision et d'efficacité sans pareil. « PRIXM » diffuse aujourd'hui les contenus et l'esprit de *La Bible en ses Traditions* à plus de 100 000 personnes.

2. La multiplication des collaborations

De nombreux collaborateurs nous ont rejoints. En voici un aperçu non exhaustif.

Institutions

Dès le début de l'aventure, plusieurs collègues de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve (Belgique) ont apporté leur expertise. Un *agreement* a également été signé avec Liverpool Hope University (Royaume-Uni) et avec l'Université catholique de Lublin (Pologne). Nous avons également noué des liens avec le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM) de Poitiers, 2016.

À Paris, des accords ont été signés avec l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, les universités de Paris 1-Panthéon Sorbonne, et de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3 ainsi qu'avec l'École pratique des hautes études.

Diverses collaborations nous lient avec le CNRS, en particulier le rattachement de plusieurs membres de *La Bible en ses Traditions* au Laboratoire des études sémitiques anciennes (LESA), et une collaboration informelle avec le Centre de

⁸⁰ Il était naturel de commencer en préparant une édition digitale de référence de *La Bible de Jérusalem*. Nous l'avons fait en trois années (2012-2015), reprenant systématiquement, sur le modèle de *La Bible en ses Traditions* exposé dans le présent ouvrage, toutes les notes et les introductions de la dernière édition de la *BJ* (en français) et de *The New Jerusalem Bible* (en anglais). Malheureusement, si les éditions du Cerf ont permis de rendre ce travail consultable par nos chercheurs, elles en ont interdit toute diffusion. Du coup, pour produire une Bible de référence qui serve de base au travail des équipes du programme de recherches, nous concentrons depuis 2015 nos efforts sur des traductions fondées sur les versions hébraïque et grecque, mais libres de droit. En français, il s'agit de celle des Pères jésuites et sulpiciens Touzard, Levesque, Bonsirven, Lefèvre, Robert et Tricot, éditée par la Société de Saint-Jean-l'Évangéliste en 1923.

recherche français à Jérusalem (CRFJ). Plus informellement, diverses rencontres ont eu lieu avec les responsables de programmes de recherches amis, tels *La Bible d'Alexandrie* et le projet « Gloss-e » du CNRS.

Avec *Domuni universitas* (centre dominicain d'enseignement universitaire pionnier sur internet, avec lequel nous avons signé un partenariat en 2015) et bien sûr avec l'École biblique elle-même, des mémoires ont été composés à partir de travaux réalisés sur notre plateforme, en 2016 et 2018.

Des collègues d'institutions amies font usage de notre programme ou de notre technologie dans le cadre de leurs enseignements, comme à Santa Clara University (Californie), au Grand séminaire de Versailles, au Holy Cross Hellenic College (Boston) et au St. Vladimir Seminar (New York).

N'oublions pas la collaboration, pour l'annotation liturgique, de grands monastères bénédictins, qui offrent à nos lecteurs les plus belles pièces de l'année liturgique grégorienne (St-Pierre de Solesmes, Ste-Madeleine du Barroux). Impossible d'évoquer les bénédictins sans mentionner avec chaleur sr Marie-Madeleine Saint-Aubin o.s.b., de l'abbaye Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes (Québec) et sr Isabelle L. Thouin o.s.b., sa mère abbesse. Spécialiste en Lettres classiques, liturge, sr Marie-Madeleine est l'une des contributrices les plus généreuses à notre projet : c'est à elle que nous devons nombre de traductions du latin et du grec, ainsi que de notes en tradition chrétienne et en liturgie.

Personnes

Plusieurs dizaines de collègues, certains réunis en équipes, sont désormais au travail sur quelques livres de la Bible (**axe 1**). Sans pouvoir les nommer tous, signalons ici, outre ceux dont une partie du travail enrichit le présent volume, le professeur Michel Gourgues sur les épîtres à Tite et à Timothée, sr Agnès de la Croix, pour l'annotation juive systématique du NT inspirée du *Jewish Annotated New Testament*... L'ensemble des collègues contributeurs est présenté sur notre blog.

En parallèle, pour favoriser leur travail, nous produisons au bureau de Jérusalem une traduction et une annotation de base de l'ensemble de la Bible. Pour ce faire, dans la mesure des possibilités financières, nous accueillons de jeunes chercheurs en séjour à Jérusalem, dans le cadre de conventions de l'aide à la mobilité internationale imitées de celles de nos collègues du CRFJ.

Ainsi de nombreux normaliens, doctorants ou jeunes agrégés de Lettres classiques ou modernes, d'histoire ou d'histoire de l'art, sont-ils déjà passés par le bureau de Jérusalem. Citons ainsi avec reconnaissance Hélène Alday, Maureen Attali, Édouard Baille, Mathieu Beaud, Luce Carteron, Antonin Charrié-Benoist, Andrei Costea, Claire de Basquiat-Toulouzette, Malouine de Dieuleveult, Madeleine de Jessey, François Friche, Xavier Lafontaine, Clary Lefebvre de Plinval Salgues, Anne-Claire Lozier, Tiphaine Lorieux, Eléonore Mermet, Clément Millet, Olivier Robert, David Vincent.

Par nos relations avec des collègues anglais (Liverpool Hope University) nous sont venues Georgina Burrows, Otilia Lukács et Sarah Whitear.

D'autres contribuent à la traduction et à l'annotation de notre Bible de base dans les laboratoires digitaux : Rémi Bertaux d'Orgeville, Henri Carrier, Jean-Marc Depondt, Constance de Vergnette, Clemence Lescuyer, Clément Noual, Jean-David Richaud, Charlotte Sceats, François-Xavier Testu, Laura Tran, Bénédicte Vallançon, Cécile Yon.

Une vingtaine de sœurs moniales dominicaines de divers monastères français ont également travaillé d'arrache-pied, pendant deux années pleines, à refaire systématiquement tout le jeu de renvois intertextuels marginaux hérité de *La Bible de Jérusalem*.

Nous accueillons aussi des assistants, en particulier l'été : Élisabeth de Béjarry, Émeline Bestard, Irène Ces, Patrick Clerget, Charles Delort, Thomas Duchesne, Ingrid Génin, Cyprien Gilbert, Domitille Hocquemiller, Domitille Legrand, Mathilde Lefèvre, Marc Lobit, Arnaud Mistral, sr Marie de Saint-Martin, Martha Sceats.

Même deux élèves de l'École des hautes études commerciales (HEC) trouvèrent leur chemin jusque dans nos bureaux, et leur présence a été décisive, comme on l'a vu, pour la structuration de **l'axe 3** de *La Bible en ses Traditions*.

3. Institutionnalisation

Pour accueillir et encadrer tous ces collègues, il fallut établir plus fermement le programme de recherches, sur les plans financier, légal et éditorial.

Financement

Depuis le départ, conformément à l'idéal de vie « mendiant » des dominicains, *La Bible en ses Traditions* cherche à créer un « cercle vertueux » entre le public qu'elle veut servir (collègues universitaires et grand public cultivé) et les savants qui l'élaborent. Idéalement, le public devrait pouvoir financer l'élaboration de sa Bible. Encore faut-il commencer à lui présenter quelque chose, et pour y parvenir, il fallait bien quelques ressources.

Durant la période de conception du projet et de mise au point du volume de démonstration, notre travail a été facilité par une subvention accordée à l'École par le Consulat général de France à Jérusalem : qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance. Dès lors que le projet fut devenu un véritable programme de recherches, il fallait trouver des sommes plus importantes. En 2013, une fondation européenne soutien solide de l'Ordre des Prêcheurs et de l'École biblique, rejointe par une fondation américaine elle aussi proche des dominicains, décidèrent d'aider notre projet pour une durée de trois ans. Ce qui les convainquit était le projet d'une édition digitale de référence de *La Bible de Jérusalem* (**axe 2**). Hélas, celle-ci était presque achevée, lorsque l'éditeur fit savoir qu'il en interdisait la diffusion car il craignait la concurrence avec une édition imprimée. Envers ces fondations, notre confusion est donc aussi grande que notre gratitude. Du moins leur soutien a-t-il catalysé les développements digitaux et scientifiques (**axe 1**).

Ces trois dernières années, la Curie de l'Ordre des Prêcheurs, l'*International Dominican Foundation*, les Associations des amis de l'École biblique française, canadienne et étatsunienne, des amis suisses aussi, ont régulièrement contribué. En 2016, un fond de solidarité cistercien belge nous a aidé à financer l'embauche de notre assistante générale ; deux donations monégasques ont financé la création artistique que nous avons réalisée (cf. *infra*, p. XXX). Et la *Russell Berrie Foundation* de New York finance régulièrement les travaux d'une collaboratrice en charge de toute l'annotation juive du NT.

Par ailleurs, notre bureau parisien (**axe 3**) s'est entouré d'un comité de pilotage composé d'entrepreneurs expérimentés en vue de mettre au point une campagne de communication et de *fundraising* au service de notre programme. Il permet pour l'instant de financer intégralement le développement de l'axe 3 et un poste de jeune chercheur en séjour à Jérusalem pour l'axe 2.

Outre les institutions sus-mentionnées, nous devons remercier Me Emmanuel Larere (cabinet Gide Loyrette Nouel), Me Loullig Brettel et Me François-Olivier Brouard, pour le conseil et la défense qu'ils prodiguent à notre programme, *pro bono*, ainsi que M. Jean-Louis Detry, qui accueille gracieusement notre bureau parisien dans de prestigieux locaux.

Enfin, notre travail lui-même commence à apporter un peu de ressources : les invitations lancées à nos utilisateurs rencontrent un écho favorable, même si les sommes récoltées sont encore loin de couvrir les besoins réels du programme.

Protection juridique

Mettre en réseau des dizaines de contributeurs pour créer une œuvre collective dont personne ne serait l'unique auteur, mais où les droits de chacun fussent respectés supposait une structure juridique spécifique.

Avec l'aide de Michel Van Aerde et de Marie Monnet, dirigeants de *Domuni universitas*, nous avons fondé à Bruxelles l'association internationale sans but lucratif « La Bible en ses Traditions aisbl » entre mars et juillet 2015. Mai 2016 vit la publication officielle des statuts et du règlement intérieur de l'association par le Moniteur belge. Présidée *ex officio* par le directeur de l'École biblique, Jean Jacques Pérennès, son *assemblée générale* est composée d'intellectuels dominicains ayant des responsabilités dans la vie intellectuelle de l'ordre. Son *conseil d'administration* est contrôlé par les membres de la direction de l'École biblique de Jérusalem, et son *comité exécutif* est confié à un directeur exécutif (O.-Th. Venard), assisté d'une assistante générale (B. Mahieu) et de conseillers pour les développements scientifique (le Comité éditorial), digital (K. Stephens, G. Barnéa et Th. Boullenger) et financier (N. Chatain). C'est avec BEST aisbl que contractent nos collaborateurs.

Par ailleurs, *La Bible en ses Traditions* obtint en 2016 aux États-Unis le statut de *patent pending* pour le modèle d'annotation et la technologie digitale mise au point, tant pour les laboratoires mis à la disposition des contributeurs scientifiques, que pour les interfaces de consultation.

Un éditeur officiel

L'ancien éditeur partenaire de l'École biblique ne voulant pas soutenir un projet articulant produits digitaux et livres imprimés, nous avons signé en 2016 un contrat avec le nouvel éditeur scientifique de l'École biblique, Peeters Publishing, pour les livres imprimés de *La Bible en ses Traditions*. D'excellentes relations sont établies avec Paul et Luc Peeters, directeurs de cette maison très respectée dans le milieu universitaire international.

Le premier livre de *La Bible en ses Traditions* a été mis au jour au cours d'un colloque international à Paris en décembre 2016, et sera suivi de publications régulières, à raison d'au moins un volume tous les deux ans. Le contrat avec Peeters ne concerne que les livres bibliques, pas nécessairement les monographies qui peuvent être publiées chez divers éditeurs partenaires.

4. La participation à la conversation scientifique et culturelle globale

Les nouvelles collaborations et la consolidation des structures permirent à *La Bible en ses Traditions* de commencer à rayonner doucement, que ce soit dans des rencontres universitaires, dans des publications ou dans des créations culturelles. En voici quelques échos non exhaustifs.

Ouvrages imprimés

Nous avons publié deux livres bibliques complets :

- VENARD Olivier-Thomas (dir.), ÉDART Jean-Baptiste, BIANCHINI Francesco *et alii*, *Saint Paul : Épître aux Philippiens* (La Bible en ses Traditions 2), Louvain : Peeters, 2016, 174 pages.
- VENARD Olivier-Thomas (dir.), PENTIUC Eugen J., BARNÉA Gad, MÉTÉNIER Éténier, POPKO Łukasz *et alii*, *Hosea: The Word of THE LORD That Happened to Hosea* (The Bible in Its Traditions 3), Louvain : Peeters, 2017, 411 pages.

Fut également mis au jour un volume d'essais continuant la réflexion herméneutique sur le projet :

- VENARD Olivier-Thomas (dir.) et BURNET Régis (éd.), « Dieu a parlé une fois — deux fois j'ai entendu » : *lexégèse de l'Écriture à l'heure de l'histoire de la réception. Actes du colloque tenu, à Paris, au collège des Bernardins, le 7 juin 2013* (Collège des Bernardins 42), Paris : Parole et Silence, 2016, 382 pages.

Le lancement d'une revue d'exégèse vétérotestamentaire fut l'occasion d'une présentation assez technique :

- VENARD Olivier-Thomas et STEPHENS Kevin, « The Bible in Its Traditions: An Interdisciplinary Research Project at the École biblique et archéologique française de Jérusalem: A Description of the Background, Goals, Accomplishments and Activities of the Research Project », *Hebrew Bible and Ancient Israel* 2 (2013), 399-425.

Colloques et séminaires

Le programme a organisé deux grands colloques internationaux et interdisciplinaires centrés sur l'histoire de la réception des Écritures :

- Les 5-6 décembre 2016 à Paris (Sorbonne) : *Mises en œuvre(s) des Écritures I*, colloque international en Sorbonne coorganisé avec les prof. Christiane Veyrard-Cosme (Paris 3) et Vincent Zarini (Paris 4).
- Les 4-5 décembre 2017, à Paris (École nationale des chartes) : *Mise(s) en œuvre(s) des Écritures II*, colloque coorganisé avec les mêmes collègues, plus Jordi Pia (Sorbonne Nouvelle-Paris 3), Estelle Ingrand-Varenne (CESCM, Poitiers), François Ploton-Nicollet (École nationale des chartes).

Ces deux fois vingt-quatre communications sont en cours de publication.

En 2016 et 2017, le programme *La Bible en ses Traditions* a servi de support à des séminaires (doctoral à Berkeley avec J.-F. Racine et à Toulouse avec J.-E. de Ena, master à l'Université hébraïque de Jérusalem avec S. Ruzer).

Il a été présenté à l'ACFEB, à divers congrès de la *Society of Biblical Literature* (en Argentine et à Boston), aux *Summer sessions* de la *Catholic Biblical Association* tous les deux ans.

Il a aussi été présenté à l'occasion de séminaires en 2015 à la Sorbonne-Paris 4 (séminaire de littérature classique et baroque de prof. Gérard Ferreyrolles), en 2016 et 2017 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, en 2018 à l'Institut des Sources chrétiennes à Lyon (invitation de Laurence Mellerin), au séminaire de NT de l'Université d'Oxford (invitation de prof. Markus Boechmuel).

Échos médiatiques

Plusieurs *mass medias* ont fait écho à l'approche « biblensestraditionnelle » des Écritures que nous promouvons auprès du public. Outre plusieurs interviews imprimées ou radiodiffusées, signalons, disponibles sur internet :

- « Lire la Bible et l'écrire », les *Mardis des Bernardins*, plus d'une heure de débat diffusé par KTO le 3 septembre 2013 ;
- avec Charles Enderlin, sujet de trois minutes sur *Télématin* (France 2) le 24 mai 2014 ;
- avec Frédéric Jacovlev, « La Bible en ses Traditions », carte postale depuis l'École biblique de Jérusalem, 26 minutes produites par KTO en mai 2014.

La Bible en ses Traditions a assuré le conseil scientifique et composé plusieurs articles d'un numéro hors-série du *Figaro* diffusé à plus de 60 000 exemplaires :

- *Figaro hors-série* « Le roman de la Bible », dirigé par Michel de Jaeghere : rédaction de 14 articles sur 18 par des chercheurs associés à notre programme.

Le lancement de cette publication donna lieu à une soirée de plus de deux heures, à la salle Gaveau, à Paris, en présence de plus de mille personnes, le 7 décembre 2016. O.-Th. Venard y dialogua avec Vincent Trémolet de Villers et Michael Lonsdale.

Création artistique

La Bible en ses Traditions voudrait être plus qu'un musée imaginaire remontant aux origines de l'Écriture sainte dans les antiques royaumes de Juda et d'Israël. Fermelement enraciné à Jérusalem, ville où rien ne reste « dans le livre », où tout ce qui est écrit finit par s'accomplir — pour le meilleur ou pour le pire — *La Bible en ses Traditions* a une dimension créative. *De facto* elle est un moment culturel. Elle cristallise un désir qui anime de nombreux savants et de nombreux artistes : que continue l'aventure de la Parole divine au risque des paroles humaines !

Plusieurs artistes amis du programme unirent leurs talents pour créer, en l'église Saint-Étienne-du-Mont à Paris, le 5 décembre 2016, un extraordinaire oratorio biblique pour deux comédiennes, trois musiciens, quatre chanteurs et un chœur d'enfants : *Syllabes divines. Mystère sur la prophétie de Jérémie*. Le texte en était une suite de chapitres de la prophétie de Jérémie traduits selon l'esprit de *La Bible en ses Traditions* par O.-Th. Venard et Ł. Popko. Furent créées ce soir-là trois pièces lyriques sur trois des « confessions » de Jérémie, une en hébreu, une en grec et une en latin, offertes par trois compositeurs contemporains de renom, Gad Barnéa, Thierry Escaich et Michel Petrossian.

Outre le livret du spectacle édité par Peeters, ce spectacle donna lieu à la production d'un DVD (B-Media Productions, tirage de mille exemplaires hors-commerce destinés aux bienfaiteurs de *La Bible en ses Traditions*), dont la bande-annonce est disponible sur internet, et qui fut récompensé d'un prix spécial de la fondation *Capax Dei* lors de l'édition 2017 de l'*International Catholic Film Festival* organisé à Rome sous le patronage du Conseil pontifical de la culture.

Le monde de l'histoire de l'art et celui du *design* s'intéressent aussi à *La Bible en ses Traditions*. Ainsi O.-Th. Venard, directeur exécutif et Ł. Popko, directeur du Comité éditorial, ont-ils été invités à élaborer une performance avec Kobi Vogmann et Tal Harada, jeunes *designers* israéliens, pour présenter le rouleau digital de *La Bible en ses Traditions* (voir la section suivante), en tant que projet de « conservation des Écritures », dans le cadre de la *2018 Jerusalem Week of Design*, consacrée à la question du patrimoine (juin 2018, Hansen House).

5. Un développement digital continu

Amélioration de la plateforme de travail (axe 1)

Nos laboratoires regroupent désormais quelque trois cents chercheurs, collaborant à des degrés divers, depuis quelques notes sur une péripécie ou dans une discipline donnée, jusqu'à tout un travail exégétique sur l'ensemble d'un livre biblique. Vingt-cinq nationalités différentes sont représentées, ainsi que plusieurs grandes confessions : catholiques, protestants, orthodoxes et juifs.

Depuis son couvent de Saint-Louis dans le Missouri, ou lors de ses séjours prolongés à Jérusalem, le maître d'œuvre digital de notre programme, fr. K. Stephens, ne cesse pas d'améliorer

les performances et d'enrichir les fonctionnalités de nos laboratoires.

Ces dernières années ont vu en particulier la création de deux rubriques d'annotation supplémentaires, que le travail de nos collaborateurs avait révélé nécessaires : **Droit* (pour les casuistiques halakhiques et canoniques) et **Histoire des traductions*. A également été créé le module « bibliographie » qui permet de soutenir notre annotation par d'indispensables références scientifiques.

Enfin, le module « multimédia » mis en service au printemps 2017 permet de mettre toute la richesse d'internet au service de l'illustration de notre Bible par des images, des vidéos et de la musique.

Mediathèque numérique

À cette fin, Pierre Hennequart, directeur de la société Janalis s'est vu confier la création d'une médiathèque qui flanque la plateforme collaborative de *La Bible en ses Traditions*. Nous disposons désormais d'une médiathèque entièrement privée et sécurisée qui permet de stocker ouvrages, images, vidéos et musiques avec des adresses fixes contrôlées par nous, avant de les insérer dans notre Bible.

Des assistants en assurent l'enrichissement constant (elle recèle déjà des milliers de sons et d'images), et Janalis ne cesse d'en perfectionner le fonctionnement.

Expérimentations sur l'interface : le « rouleau digital » (axe 2)

Notre époque « postmoderne » redécouvre l'irréductibilité du signifiant dans l'accès au sens, le fait que toute connaissance est relative au corps, au langage, aux symboles et à la tradition. Conscients de ce fait, nous avons conçu une interface-utilisateur expérimentale qui résume à elle seule les principales étapes de l'histoire de la conservation des Écritures.

Nous en avons confié la réalisation à la société Spirit (conseillée par la curie de l'Ordre des Prêcheurs) entre 2013 et 2016. Faute d'une maîtrise suffisante des technologies très avancées requises par nos ambitions, on en est encore à un produit expérimental. Pourtant, du fait de son intérêt ergonomique, nous l'avons cependant présenté en décembre 2016, à la fin de notre colloque à la Sorbonne.

L'interface proposée à l'adresse scroll.bibletraditions.org présente, en effet, de manière rationnelle l'ensemble des traductions et annotations élaborées depuis près de dix ans, tout en concentrant sur un seul support l'histoire de la transmission du texte biblique. C'est un véritable voyage dans le temps à travers les principales étapes de l'histoire de la transmission des Écritures, qu'il synthétise en un seul site.

L'interface de scroll.bibletraditions.org est tout à la fois :

- un **rouleau antique** et une **polyglotte**. Le texte biblique se déroule horizontalement sous forme de *volumen* (et non comme un livre « moderne » ou *codex*, dont on tourne les pages). Cette présentation permet de disposer les traductions des différentes versions l'une sous l'autre, un peu comme les

« voix » d'une partition de musique polyphonique, et d'embrasser d'un seul coup d'œil les versions traditionnelles du texte biblique. (N'est-il pas piquant que la technologie numérique requise par notre Bible à plusieurs voix entraîne une involution de la Bible du *codex* au *volumen* ?)

- une **glose médiévale** et une **Bible d'étude moderne**. En cliquant sur « Notes » on affiche l'annotation en entourant la colonne centrale du texte biblique comme la Glose médiévale, qui inspira les imprimeurs du Talmud : des lettrines dessinées spécialement marquent les trois zones « texte », « contexte » et « réception », qui flanquent le texte ;
- et, bien sûr, une **base de données**, y compris multimédia, avec son moteur de recherche et des outils interactifs permettant aux lecteurs d'interagir avec les traducteurs et annotateurs. Deux petits « rouleaux dans le rouleau » permettent d'afficher la liste alphabétique des introductions, livre par livre et la liste des notes de synthèse, sorte de vocabulaire d'exégèse et d'interprétation bibliques. L'affichage est personnalisable : on n'est pas obligé de déployer toutes les rubriques d'annotation. Une fenêtre de recherche permet d'interroger la base de données et d'en recevoir des résultats classés par types de notes. Les lecteurs ont la possibilité de créer un compte et de nous adresser — par courriels directs depuis la référence où ils sont dans leur lecture — des corrections ou des enrichissements.

Nous avons été rejoints par quelques centaines d'utilisateurs, qui ont envoyé nombre de corrections et d'enrichissements possibles.

De l'internationalisation de PRIXM à l'élaboration d'autres propositions pour le grand public (Axe 3)

En février et avril 2018 furent lancées à titre expérimental la version portugaise (en partenariat avec la Province jésuite du Portugal) et une version anglaise (en espérant à moyen terme un partenariat avec l'Institute for Church Life de Notre Dame University).

Le bureau parisien réfléchit à de nouvelles propositions qui permettraient aux lecteurs de notre Bible de mettre en pratique leurs lectures, par exemple dans des retraites en monastère. Fin 2019 ou courant 2020, nous aimerions commencer à diffuser une sorte de « Bible de la culture », dans l'esprit de PRIXM, en français, qui présentera notre traduction de la Vulgate — Bible de la culture en Occident — assortie de l'apparat de notes bibliques multimédia (images, musique, vidéo) le plus important d'internet.

IV. LE DÉFI DES PROCHAINES ANNÉES : L'OUVERTURE AU PUBLIC LE PLUS LARGE POSSIBLE

Les traductions déjà élaborées et l'annotation composée au fil des années représentent dès aujourd'hui une base de données d'une grande richesse. Or elle est encore trop peu disponible pour le grand public.

Certes les fruits de nos recherches sont déjà offerts au public de trois manières :

- 1) pour les universitaires, la collection chez Peeters présente régulièrement un livre ou un passage biblique, avec une mise en page reprenant la tradition des gloses et des polyglottes ;
- 2) le public cultivé a la possibilité de consulter le rouleau digital ;
- 3) le grand public peut recevoir la newsletter PRIXM.

Mais ces propositions sont encore trop dispersées. *La Bible en ses Traditions* doit subir une métamorphose profonde dans le sens de la simplification :

- La **base de donnée** deviendra tripartite : la Bible en français, la Bible en anglais, la Bible en espagnol (aujourd'hui pour des raisons liées aux *alea* des premières années de développement scientifique et technologique, chacune de ces parties est subdivisée en projets qui se recoupent partiellement).
- Un **portail unique**, à double interface le plus simple possible (l'un pour les contributions, l'autre pour la consultation) rassemblera tous les sites du programme (blog, plateforme, médiathèque, scroll, PRIXM).

Un **moteur de recherches** puissant doit être mis en service, qui permette de retrouver instantanément toute référence, tout mot, tout thème désiré, que l'on contribue à ou que l'on consulte *La Bible en ses Traditions*.

Surtout, maintenant qu'ils sont définis et stables, nous souhaitons ouvrir à tous, gracieusement, et les résultats et la technologie de *La Bible en ses Traditions*. Nous invitons les universitaires et les artistes à faire usage de nos laboratoires pour leurs enseignements, leurs recherches ou leurs créations.

S'il plaît à Dieu, *La Bible en ses Traditions* deviendra une sorte de bible en chantier permanent, qui permettra à tous de bénéficier du travail de chacun en temps réel et qui justifiera pleinement les appels de fonds tant privés que publics, par sa nature de service public de la foi et de la culture.

Pour nous mettre en route vers cette unification technologique, nous avons adopté en février 2018 une architecture digitale globale pour *La Bible en ses Traditions*, qui conjugue *databases*, API (Application Programming Interface) et UI (User Interface), vers laquelle nous avancerons étape par étape, qui garantisse sécurité, indépendance et stabilité au programme pour le futur.

Plusieurs développements ponctuels doivent également être envisagés :

- à la disposition des contributeurs, il faudra insérer les textes des versions bibliques dans leurs *langues originales* ;
- aux utilisateurs, il faudra donner la possibilité de visualiser la *traduction de chaque version en texte continu* sans les interruptions des variantes des autres ;
- il faudra aussi *recoder le rouleau digital*, pour le rendre plus efficace et consultable sur tablette tactile.

Envoi : Liquid Bible et cathédrale

Sur bibletraditions.org, la « fabrique » de la Bible est interactive : les Écritures sont présentées dans le processus vivant de

leur appropriation et de leur transmission, du parchemin antique à une base de données multimédia contemporaine, en passant par la glose médiévale et le polyglotte de la Renaissance. Idéalement, chaque laboratoire, livre par livre, prend la forme d'un *scriptorium* antique ou d'une *schola* médiévale, chaque collaborateur contribuant ainsi à une *disputatio* continue et interdisciplinaire à travers le texte biblique.

Traversant siècles et langues, porté jusqu'à ses lecteurs par les traditions des communautés qui le précèdent, le texte biblique n'a jamais été un objet figé. Avec ses ateliers en ligne, internationaux, interdisciplinaires, interreligieux et interactifs, après des siècles de communication « imprimée » plutôt statique, *La Bible en ses Traditions* voudrait favoriser la redécouverte de ce qu'un auteur populaire a appelé la « liquidité » des Écritures.⁸¹ En réinscrivant leur transmission dans des communautés de scribes et de lecteurs interagissant en temps réel avec le texte et entre eux, nous invitons chacun à prendre place dans le mouvement séculaire et créatif de la préservation et de la transmission de la Bible.

En 2011, Pierre Assouline, de l'Académie Goncourt, consacra plusieurs pages de ses *Vies de Job* à notre programme de recherches. En voici quelques lignes :

« Gutenberg a fait de la Bible un livre. Avec le projet *Bible en ses Traditions*, elle redevient une vision. Qui eût cru que, grâce à des technologies sophistiquées, sa dématérialisation allait la rendre à sa vocation première ? Elle existera comme jamais par sa transmission, le texte et sa réception à nouveau en osmose.

À les observer tous travailler à leur grande œuvre se donnant trente ans pour son achèvement tout en sachant qu'elle sera par définition à jamais inachevée, on se laisse traverser par un sentiment d'un autre âge, comme si les bâtisseurs de cathédrales venaient de ressusciter devant nous, derrière leurs ordinateurs, et qu'ils construisaient quelque chose de plus grand qu'eux pour la seule gloire de Dieu. »

ASSOULINE Pierre, *Vies de Job. Roman*
Paris : Gallimard, 2011, 195.

Puissent ces lignes continuer à être
pour nous et pour beaucoup
et pour longtemps encore
un encouragement et un viatique.

Olivier-Thomas Venard o.p.
Jérusalem-Paris-Bethléem, 2010-2019

⁸¹ THOME Paul, *The Liquid Bible: Recapturing the Flow of the Great Story of God*, BookSurge, 2009.